

TROISIÈME PARTIE

CONCLUSION

LIVRE I

APRÈS LA MORT. — SHAKESPEARE. — L'ANGLETERRE

I

En 1784, Bonaparte avait quinze ans; il arriva de Brienne à l'École militaire de Paris, conduit, lui quatrième, par un religieux minime; il monta cent soixante-treize marches, portant sa petite valise, et parvint, sous les combles, à la chambre de caserne qu'il devait habiter. Cette chambre avait deux lits et pour fenêtre une lucarne ouvrant sur la grande cour de l'École. Le mur était blanchi à la chaux, les jeunes prédécesseurs de Bonaparte l'avaient un peu charbonné, et le nouveau venu put lire dans cette cellule ces quatre inscriptions que nous y avons lues nous-même il y a trente-cinq ans : — « Une épaulette est bien longue à gagner. *De Montgivray.* — Le plus beau jour de la vie est celui d'une bataille. *Vicomte de Tinténiac.* — « La vie n'est qu'un long mensonge. *Le chevalier Adolphe Delmas.* — Tout finit sous six pieds de terre. « *Le comte de La Villette.* » En remplaçant « une épaulette » par « un empire », très léger changement, c'était, en quatre mots, toute la destinée de Bonaparte, et une sorte de *Mané, Thécel, Pharès* écrit d'avance sur cette muraille. Desmazis cadet, qui accompagnait Bonaparte, étant son camarade de chambrée et devant occuper un des deux lits, le vit prendre un crayon, c'est Desmazis qui a raconté le fait, et dessiner au-dessous de ces inscriptions qu'il venait de lire une vague ébauche

figurant sa maison d'Ajaccio, puis, à côté de cette maison, sans se douter qu'il rapprochait de l'île de Corse une autre île mystérieuse alors cachée dans le profond avenir, il écrivit la dernière des quatre sentences : *Tout finit sous six pieds de terre.*

Bonaparte avait raison. Pour le héros, pour le soldat, pour l'homme du fait et de la matière, tout finit sous six pieds de terre; pour l'homme de l'idée, tout commence là.

La mort est une force.

Pour qui n'a eu d'autre action que celle de l'esprit, la tombe est l'élimination de l'obstacle. Être mort, c'est être tout-puissant.

L'homme de guerre est un vivant redoutable; il est debout, la terre se tait, *siluit*, il a de l'extermination dans le geste, des millions d'hommes hagards se ruent à sa suite, cohue farouche, quelquefois scélérate; ce n'est plus une tête humaine, c'est un conquérant, c'est un capitaine, c'est un roi des rois, c'est un empereur, c'est une éblouissante couronne de lauriers qui passe jetant des éclairs, et laissant entrevoir sous elle dans une clarté sidérale un vague profil de César, toute cette vision est splendide et foudroyante; vienne un gravier dans le foie ou une écorchure au pylore, six pieds de terre, tout est dit. Ce spectre solaire s'efface. Cette vie en tumulte tombe dans un trou; le genre humain poursuit sa route, laissant derrière lui ce néant. Si cet homme d'orage a fait quelque fracture heureuse, comme

Alexandre de l'Inde, Charlemagne de la Scandinavie, et Bonaparte de la vieille Europe, il ne reste de lui que cela. Mais qu'un passant quelconque qui a en lui l'idéal, qu'un pauvre misérable comme Homère laisse tomber dans l'obscurité une parole, et meure, cette parole s'allume dans cette ombre, et devient une étoile.

Ce vaincu chassé d'une ville à l'autre se nomme Dante Alighieri ; prenez garde. Cet exilé s'appelle Eschyle, ce prisonnier s'appelle Ézéchiel. Faites attention. Ce manchot est ailé, c'est Michel Cervantes. Savez-vous qui vous voyez cheminer là devant vous ? C'est un infirme, Tyrtée ; c'est un esclave, Plaute ; c'est un homme de peine, Spinosa ; c'est un valet, Rousseau. Eh bien, cet abaissement, cette peine, cette servitude, cette infirmité, c'est la force. La force suprême, l'Esprit.

Sur le fumier comme Job, sous le bâton comme Épictète, sous le mépris comme Molière, l'esprit reste l'esprit. C'est lui qui dira le dernier mot. Le calife Almanzor fait cracher le peuple sur Averroès à la porte de la mosquée de Cordoue, le duc d'York crache en personne sur Milton, un Rohan, quasi prince, *duc ne daigne, Rohan suis*, essaie d'assassiner Voltaire à coups de bâton, Descartes est chassé de France de par Aristote, Tasse, *à la* laissé à une princesse de vingt ans de cabanon, Louis XV met Diderot à Vincennes, ce sont là des incidents, ne faut-il pas qu'il y ait des nuages ? Ces apparences qu'on prenait pour des réalités, ces princes, ces rois, se dissipent ; il ne demeure que ce qui doit demeurer, l'esprit humain d'un côté, les esprits divins de l'autre, la vraie œuvre et les vrais ouvriers, la sociabilité à compléter et à féconder, la science cherchant le vrai, l'art créant le beau, la soif de pensée, tourment et bonheur de l'homme, la vie inférieure aspirant à la vie supérieure. Ou a affaire aux questions réelles, au progrès dans l'intelligence et par l'intelligence. On appelle à l'aide les poètes, les prophètes, les philosophes, les inspirés, les penseurs. On s'aperçoit que la philosophie est une nourriture et que la poésie est un besoin. Il faut un autre pain que le pain. Si vous renoncez aux poètes, renoncez à la civilisation. Il vient une heure où le genre humain est tenu de compter avec cet histrion de Shakespeare et ce mendiant d'Isaïe.

Ils sont d'autant plus présents qu'on ne les voit plus. Une fois morts, ces êtres-là vivent.

Comment ont-ils vécu ? Quels hommes étaient-ils ? Que savons-nous d'eux ? Quelquefois peu de chose, comme de Shakespeare ; souvent rien, comme de ceux des vieux âges. Job a-t-il existé ? Homère est-il un, ou plusieurs ? Méziriac fait droit Ésope, que Planude fait bossu. Est-il vrai que le prophète Osée, pour montrer son amour de sa patrie, même tombée en opprobre et devenue infâme, ait épousé une prostituée, et ait nommé ses enfants Deuil, Famine, Honte, Peste et Misère ? Est-il vrai qu'Hésiode doive être partagé entre Cumes en Éolide où il était né et Ascrea en Béotie où il aurait

été élevé ? Velleius Paterculus le fait postérieur de cent vingt ans à Homère dont Quintilien le fait contemporain ; lequel des deux a raison ? Qu'importe ! les poètes sont morts, leur pensée règne. Ayant été, ils sont.

Ils font plus de besogne aujourd'hui parmi nous que lorsqu'ils étaient vivants. Les autres trépassés se reposent, les morts de génie travaillent.

Ils travaillent à quoi ? A nos esprits. Ils font de la civilisation.

Tout finit sous six pieds de terre ! Non, tout y commence. Non, tout y germe. Non, tout y éclôt, et tout y croît, et tout en jaillit, et tout en sort ! C'est bon pour vous autres, gens d'épée, ces maximes-là.

Couchez-vous, disparaïssez, gisez, pourrissez. Soit. Pendant la vie, les dorures, les caparaçons, les tambours et les trompettes, les panoplies, les bannières au vent, les vacarmes, font illusion. La foule admire du côté où est cela. Elle s'imagine voir du grand. Qui a le casque ? qui a la cuirasse ? qui a le ceinturon ? qui est éperonné, morionné, empanaché, armé ? le triomphe à celui-là ! A la mort, les différences éclatent. Juvénal prend Annibal dans le creux de sa main.

Ce n'est pas le César, c'est le penseur qui peut dire en expirant : *Deus fit*. Tart qu'il est un homme, sa chair s'interpose entre les autres hommes et lui. La chair est nuage sur le génie. La mort, cette immense lumière, survient, et pénètre cet homme de son aurore. Plus de chair, plus de matière, plus d'ombre. L'inconnu qu'il avait en lui se manifeste et rayonne. Pour qu'un esprit donne toute sa clarté, il lui faut la mort. L'éblouissement du genre humain commence quand ce qui était un génie devient une âme. Un livre où il y a du fantôme est irrésistible.

Qui est vivant ne paraît pas désintéressé. On se défie de lui. On le conteste parce qu'on le coudoie. Être un vivant, et être un génie, c'est trop. Cela va et vient comme vous, cela marche sur la terre, cela pèse, cela offusque, cela obstrue. Il semble qu'il y ait de l'importunité dans une trop grande présence. Les hommes ne trouvent pas cet homme-là assez leur semblable. Nous l'avons dit déjà, ils lui en veulent. Quel est ce privilégié ? Ce fonctionnaire-là n'est point destituable. La persécution l'augmente, la décapitation le couronne. On ne peut rien contre lui, rien pour lui, rien sur lui. Il est responsable, mais pas devant vous. Il a ses instructions. Ce qu'il exécute peut être discuté, non modifié. Il semble qu'il ait une commission à faire de quelqu'un qui n'est pas l'homme. Cette exception déplaît. De là plus de huée que d'applaudissement.

Mort, il ne gêne plus. La huée, inutile, s'éteint. Vivant, c'était un concurrent ; mort, c'est un bienfaiteur. Il devient, selon la belle expression de Lebrun, *l'homme irréparable*. Lebrun le constate de Montaigne ; Boileau le constate de Molière. *Avant qu'un peu de terre*, etc. Ce peu de terre a également grandi Voltaire. Voltaire, si grand au dix-huitième siècle, est plus

grand encore au dix-neuvième. La fosse est un creuset. Cette terre, jetée sur un homme, crible son nom, et ne laisse sortir ce nom qu'épuré. Voltaire a perdu de sa gloire le faux, et gardé le vrai. Perdre du faux, c'est gagner. Voltaire n'est ni un poète lyrique, ni un poète comique, ni un poète tragique ; il est le critique indigné et attendri du vieux monde ; il est le réformateur clément des mœurs ; il est l'homme qui adoucit les hommes. Voltaire, diminué comme poète, a monté comme apôtre. Il a fait plutôt du bien que du beau. Le bien étant inclus dans le beau, ceux qui, comme Dante et Shakespeare, ont fait le beau, dépassent Voltaire ; mais, au-dessous du poète, la place du philosophe est encore très haute, et Voltaire est le philosophe. Voltaire, c'est du bon sens à jet continu. Excepté en littérature, il est bon juge en tout. Voltaire a été, en dépit de ses insulteurs, presque adoré de son vivant ; il est admiré aujourd'hui en pleine connaissance de cause. Le dix-huitième siècle voyait son esprit ; nous voyons son âme. Frédéric II, qui le raillait volontiers, écrivait à Dalember : « Voltaire bouffonne. Ce siècle ressemble aux vieilles cours. Il a un fou, qui est Arouet. » Ce fou du siècle en était le sage.

Tels sont les effets de la tombe sur les grands esprits. Cette mystérieuse entrée ailleurs laisse derrière elle de la lumière. Leur disparition respplendit. Leur mort dégage de l'autorité.

II

Shakespeare est la grande gloire de l'Angleterre. L'Angleterre en politique a Cromwell, en philosophie Bacon, en science Newton ; trois hauts génies. Mais Cromwell est taché de cruauté et Bacon de bassesse ; quant à Newton, son édifice s'ébranle en ce moment. Shakespeare est pur, ce que Cromwell et Bacon ne sont point, et inébranlable, ce que n'est pas Newton. En outre, il est plus haut comme génie. Au-dessus de Newton il y a Kopernic et Galilée ; au-dessus de Bacon il y a Descartes et Kant ; au-dessus de Cromwell il y a Danton et Bonaparte ; au-dessus de Shakespeare il n'y a personne. Shakespeare a des égaux, mais n'a pas de supérieur. C'est un étrange honneur pour une terre d'avoir porté cet homme. On peut dire à cette terre : *alma parens*. La ville natale de Shakespeare est une ville élue ; une éternelle lumière est sur ce berceau ; Stratford-sur-Avon a une certitude que n'ont point Smyrne, Rhodes, Colophon, Salamine, Chio, Argos et Athènes, les sept villes qui se disputent la naissance d'Homère.

Shakespeare est un esprit humain ; c'est aussi un esprit anglais. Il est très anglais, trop anglais ; il est anglais jusqu'à amortir les rois horribles qu'il met en scène quand ce sont des rois d'Angleterre, jusqu'à

amoindrir Philippe-Auguste devant Jean-sans-Terre, jusqu'à faire exprès un bouc, Falstaff, pour le charger des méfaits princiers du jeune Henri V, jusqu'à partager dans une certaine mesure les hypocrisies d'histoire prétendue nationale. Enfin il est anglais jusqu'à essayer d'atténuer Henri VIII ; il est vrai que l'œil fixe d'Élisabeth est sur lui. Mais en même temps, insistons-y, car c'est par là qu'il est grand, oui, ce poète anglais est un génie humain. L'art, comme la religion, a ses *Ecce Homo*. Shakespeare est un de ceux dont on peut dire cette grande parole : Il est l'Homme.

L'Angleterre est égoïste. L'égoïsme est une île. Ce qui manque peut-être à cette Albion toute à son affaire, et parfois regardée de travers par les autres peuples, c'est de la grandeur désintéressée ; Shakespeare lui en donne. Il jette cette pourpre sur les épaules de sa patrie. Il est cosmopolite et universel par la renommée. Il déborde de toutes parts l'île et l'égoïsme. Otez Shakespeare à l'Angleterre et voyez de combien va sur-le-champ décroître la réverbération lumineuse de cette nation. Shakespeare modifie en beau le visage anglais. Il diminue la ressemblance de l'Angleterre avec Carthage.

Signification étrange de l'apparition des génies ! il n'est pas né un grand poète à Sparte, il n'est pas né un grand poète à Carthage. Cela condamne ces deux villes. Creusez et vous trouvez ceci : Sparte n'est que la ville de la logique ; Carthage n'est que la ville de la matière ; à l'une et à l'autre l'amour fait défaut. Carthage immole ses enfants par le glaive, et Sparte sacrifie ses vierges par la nudité ; l'innocence est tuée ici, et la pudeur là. Carthage ne connaît que ses ballots et ses caisses ; Sparte se confond avec la loi ; c'est là son vrai territoire ; c'est pour les lois qu'on meurt aux Thermopyles. Carthage est dure, Sparte est froide. Ce sont deux républiques à fond de pierre. Donc pas de livres. L'éternel semeur qui ne se trompe jamais n'a pas ouvert sur ces terres ingrates sa main pleine de génies. On ne confie pas ce froment à la roche.

L'héroïsme pourtant ne leur est point refusé ; elles auront au besoin, soit le martyr, soit le capitaine ; Léonidas est possible à l'une et Annibal à l'autre ; mais ni Sparte ni Carthage ne sont capables d'Homère. Il leur manque ce je ne sais quoi de tendre dans le sublime qui fait jaillir des entrailles d'un peuple le poète. Cette tendresse latente, ce *febile nescio quid*, l'Angleterre l'a. Preuve, Shakespeare. On pourrait ajouter aussi : preuve, Wilberforce.

L'Angleterre, marchande comme Carthage, légale comme Sparte, vaut mieux que Sparte et Carthage. Elle est honorée de cette exception auguste, un poète. Avoir enfanté Shakespeare, cela grandit l'Angleterre.

La place de Shakespeare est parmi les plus sublimes dans cette élite de génies absolus qui, de temps en temps accrue d'un nouveau venu splendide, couronne la civilisation et éclaire de son rayonnement immense le genre humain. Shakespeare est légion. A lui seul il

contre-balance notre beau dix-septième siècle français et presque le dix-huitième.

Quand on arrive en Angleterre la première chose qu'on cherche du regard, c'est la statue de Shakespeare. On trouve la statue de Wellington.

Wellington est un général qui a gagné une bataille en collaboration avec le hasard.

Si vous vous obstinez, on vous mène à un endroit nommé Westminster où il y a des rois, une foule de rois; il y a aussi un coin qu'on appelle *coin des poètes*. Là, dans l'ombre de quatre ou cinq monuments démesurés où resplendissent en marbre et en bronze des inconnus royaux, on vous montre sur un petit socle une figurine et sous cette figurine ce nom : WILLIAM SHAKESPEARE :

Du reste, des statues partout; des statues en veux-tu en voilà; statue pour Charles, statue pour Édouard, statue pour Guillaume, statues pour trois ou quatre George, dont un idiot. Statue Richmond à Huntly; statue Napier à Portsmouth; statue Father Mathew à Cork; statue Herbert Ingram je ne sais plus où. Avoir bien fait faire l'exercice aux rifle-men, cas de statue; avoir bien commandé la manœuvre aux horse-guards, cas de statue. Avoir été le souteneur du passé, avoir dépensé toute la richesse de l'Angleterre à soudoyer une coalition des rois contre 1789, contre la démocratie, contre la lumière, contre le mouvement ascensionnel du genre humain, vite un piédestal à cela, une statue à M. Pitt. Avoir vingt ans combattu sciemment la vérité, dans l'espoir qu'elle serait vaincue, s'apercevoir un beau matin qu'elle a la vie dure, qu'elle est la plus forte et qu'il pourrait bien se faire qu'elle fût chargée de composer un cabinet, et alors passer brusquement de son côté, autre piédestal, une statue à M. Peel. Partout, dans toutes les rues, sur toutes les places, à chaque pas, de gigantesques points d'admiration sous forme de colonnes; colonne au duc d'York, qui devrait, celle-là, être faite en point d'interrogation; colonne à Nelson, montrée du doigt par le spectre de Caracciolo; colonne à Wellington déjà nommé; colonne pour tout le monde; il suffit d'avoir un peu traîné un sabre. A Guernesey, au bord de la mer, sur un promontoire, une haute colonne, pareille à un phare, presque une tour. Cela est frappé de la foudre. Eschyle s'en contenterait. Pour qui est-ce? pour le général Doyle. Qui ça le général Doyle? un général. Qu'a-t-il fait, ce général? il a percé des routes. A ses frais? non, aux frais des habitants. Colonne. Rien pour Shakespeare, rien pour Milton, rien pour Newton; le nom de Byron est obscène. L'Angleterre en est là, un illustre et puissant peuple.

Ce peuple a beau avoir pour éclaircur et pour guide cette généreuse presse britannique qui est plus que libre, qui est souveraine, et qui par d'innombrables journaux excellents fait la lumière à la fois sur toutes les questions, il en est là; et que la France ne rie pas trop haut avec sa statue de Négrier, ni la Belgique avec

sa statue de Belliard, ni la Prusse avec sa statue de Blücher, ni l'Autriche avec la statue qu'elle a probablement de Schwartzenberg, ni la Russie avec la statue qu'elle doit avoir de Souwaroff. Si ce n'est pas Schwartzenberg, c'est Windischgraetz; si ce n'est pas Souwaroff, c'est Kutusoff.

Soyez Paskiewitch ou Jellachich, statue; soyez Augereau ou Bessières, statue; soyez le premier Arthur Wellesley venu, on vous fera colosse, et les ladies vous dédieront vous-même à vous-même, tout nu, avec cette inscription : *Achille*. Un jeune homme de vingt ans fait cette action héroïque d'épouser une belle jeune fille; on lui dresse des arcs de triomphe, on vient le voir par curiosité, on lui envoie le grand cordon comme le lendemain d'une bataille, on couvre les places publiques de feux d'artifice, des gens qui pourraient avoir des barbes blanches mettent des perruques pour venir le haranguer presque à genoux, on jette en l'air des millions sterling en fusées et en pétards aux applaudissements d'une multitude en haillons, qui ne mangera pas demain; le Lancashire affamé fait pendant à la noce; on s'extasie, on tire le canon, on sonne les cloches, *Rule, Britannia! God save!* Quoi! ce jeune homme a la bonté de faire cela! quelle gloire pour la nation! Admiration universelle, un grand peuple entre en frénésie, une grande ville tombe en pâmoison, on loue un balcon sur le passage du jeune homme cinq cents guinées, on s'entasse, on se presse, on se foule aux roues de sa voiture, sept femmes sont écrasées par l'enthousiasme, leurs petits enfants sont ramassés morts sous les pieds, cent personnes, un peu étouffées, sont portées à l'hôpital, la joie est inexprimable. Pendant que ceci se passe à Londres, le percement de l'isthme de Panama est remplacé par la guerre, la coupure de l'isthme de Suez dépend d'un Ismaïl pacha quelconque; une commandite entreprend la vente de l'eau du Jourdain à un louis la bouteille; on invente des murailles qui résistent à tous les boulets, après quoi on invente des boulets qui détruisent toutes les murailles; un coup de canon Armstrong coûte douze cents francs; Byzance contemple Abdul-Azis; Rome va à confesse; les grenouilles mises au goût par la grue demandent un héron; la Grèce, après Othon, reveut un roi; le Mexique, après Iturbide, reveut un empereur; la Chine en veut deux, le roi du Milieu, tartare, et le Roi du Ciel (Tien-Wang); chinois... — O terre, trône de la bêtise!

III

La gloire de Shakespeare est arrivée en Angleterre du dehors. Il y a eu presque un jour et une heure où l'on aurait pu assister à Douvres au débarquement de cette renommée.

Il a fallu trois cents ans pour que l'Angleterre com-

mençât à entendre ces deux mots que le monde entier lui crie à l'oreille : *William Shakespeare!*

Qu'est-ce que l'Angleterre? c'est Élisabeth. Pas d'incarnation plus complète. En admirant Élisabeth, l'Angleterre aime son miroir. Fièrre et magnanime avec des hypocrisies étranges, grande avec pédanterie, hautaine avec habileté, prude avec audace, ayant des favoris, point de maîtres, chez elle jusque dans son lit, reine toute-puissante, femme inaccessible, Élisabeth est vierge comme l'Angleterre est île. Comme l'Angleterre, elle s'intitule *Impératrice de la Mer, Basilea Maris*. Une profondeur redoutable, où se déchainent les colères qui décapitent Essex et les tempêtes qui noient l'Armada, défend cette vierge et défend cette île de toute approche. L'océan a sous sa garde cette pudeur. Un certain célibat, en effet, c'est tout le génie de l'Angleterre. Des alliances, soit; pas de mariage. L'univers toujours un peu éconduit. Vivre seule, aller seule, régner seule, être seule.

En somme, reine remarquable et admirable nation.

Shakespeare, au contraire, est un génie sympathique. L'insularisme est sa ligature, non sa force. Il le romprait volontiers. Un peu plus tard, Shakespeare serait européen. Il aime et loue la France; il l'appelle « le soldat de Dieu ». En outre, chez cette nation prude, il est le poète libre.

L'Angleterre a deux livres, un qu'elle a fait, l'autre qui l'a faite; Shakespeare et la bible. Ces deux livres ne vivent pas en bonne intelligence. La bible combat Shakespeare.

Certes, comme livre littéraire, la bible, vaste coupe de l'orient, plus exubérante encore en poésie que Shakespeare, fraterniserait avec lui; au point de vue social et religieux, elle l'abhorre. Shakespeare pense, Shakespeare songe, Shakespeare doute. Il y a en lui de ce Montaigne qu'il aimait. Le *To be or not to be* sort du *Que sais-je?*

En outre Shakespeare invente. Profond grief. La foi excommunie l'imagination. En fait de fables, la foi est mauvaise voisine et ne pourlèche que les siennes. On se souvient du bâton de Solon levé sur Thespis. On se souvient du brandon d'Omar secoué sur Alexandrie. La situation est toujours la même. Le fanatisme moderne a hérité de ce bâton et de ce brandon. Cela est vrai en Espagne, et n'est pas faux en Angleterre. J'ai entendu un évêque anglican discuter sur l'*Iliade*, et tout condenser dans ce mot pour accabler Homère : *Ce n'est point vrai*. Or Shakespeare est bien plus encore qu'Homère « un menteur ».

Il y a deux ou trois ans, les journaux annoncèrent qu'un écrivain français venait de vendre un roman quatre cent mille francs. Cela fit rumeur en Angleterre. Un journal conformiste s'écria : *Comment peut-on vendre si cher un mensonge!*

De plus, deux mots, tout-puissants en Angleterre, se dressent contre Shakespeare, et lui font obstacle : *Improper, shocking*. Remarquez que, dans une foule d'oc-

casions, la bible aussi est *improper*, et l'Écriture sainte est *shocking*. La bible, même en français, et par la rude bouche de Calvin, n'hésite pas à dire : *Tu as paillardé, Jérusalem*. Ces crudités font partie de la poésie aussi bien que de la colère, et les prophètes, ces poètes courroucés, ne s'en gênent pas. Ils ont sans cesse les gros mots à la bouche. Mais l'Angleterre, qui lit continuellement la bible, n'a pas l'air de s'en apercevoir. Rien n'égale la puissance de surdité volontaire des fanatismes. Veut-on de cette surdité un autre exemple? A l'heure qu'il est, l'orthodoxie romaine n'a pas encore consenti aux frères et sœurs de Jésus-Christ, quoique constatés par les quatre évangélistes. Mathieu a beau dire : *Ecce mater et fratres ejus stabant foris... Et fratres ejus Jacobus et Joseph et Simon et Judas. Et sorores ejus, nonne omnes apud nos sunt?* Marc a beau insister : *Nonne hic est faber filius Mariæ, frater Jacobi et Joseph et Judæ et Simonis? Nonne et sorores ejus hic nobiscum sunt?* Luc a beau répéter : *Venerunt autem ad illum mater et fratres ejus. Jean a beau recommencer : Ipse et mater ejus et fratres ejus... Neque enim fratres ejus credebant in eum... Ut autem ascenderunt fratres ejus. Le catholicisme n'entend pas.*

En revanche, pour Shakespeare, un peu païen, comme tous les poètes (REV. JOHN WHEELER), le puritanisme a l'ouïe délicate. Intolérance et inconséquence sont sœurs. D'ailleurs, quand il s'agit de proscrire et de damner, la logique est de trop. Lorsque Shakespeare, par la bouche d'Othello, appelle Desdemona *whore*, indignation générale, révolte unanime, scandale de fond en comble, qu'est-ce que c'est donc que ce Shakespeare? Toutes les sectes bibliques se bouchent les oreilles, sans songer qu'Aaron adresse exactement la même épithète à Séphora, femme de Moïse. Il est vrai que c'est dans un apocryphe, *la Vie de Moïse*. Mais les apocryphes sont des livres tout aussi authentiques que les canoniques.

De là en Angleterre, pour Shakespeare, un fonds de froideur irréductible. Ce qu'Élisabeth a été pour Shakespeare, l'Angleterre l'est encore. Nous le craignons du moins. Nous serions heureux d'être démenti. Nous sommes pour la gloire de l'Angleterre plus ambitieux que l'Angleterre elle-même. Ceci ne peut lui déplaire.

L'Angleterre a une bizarre institution, « le poète lauréat », laquelle constate les admirations officielles et un peu les admirations nationales. Sous Élisabeth, et pendant Shakespeare, le poète d'Angleterre se nommait Drummond.

Certes, nous ne sommes plus au temps où l'on affichait : *Macbeth, opéra de Shakespeare, altéré par sir William Davenant*. Mais, si l'on joue *Macbeth*, c'est devant peu de public. Kean et Macready y ont échoué.

A l'heure qu'il est, on ne jouerait Shakespeare sur aucun théâtre anglais sans effacer dans le texte le mot *Dieu* partout où il se trouve. En plein dix-neuvième siècle, le lord chambellan pèse encore sur Shakespeare. En Angleterre, hors de l'église, le mot *Dieu* ne se dit

pas. Dans la conversation, on remplace *God* par *Goodness* (Bonté). Dans les éditions ou dans les représentations de Shakespeare, on remplace *God* par *Heaven* (le ciel). Le sens louche, le vers boite, peu importe. Le « Seigneur! Seigneur! Seigneur! (*Lord! Lord! Lord!*) » appel suprême de Desdemona expirante, fut supprimé par ordre dans l'édition Blount et Jaggard de 1623. On ne le dit pas à la scène. *Doux Jésus!* serait un blasphème; une dévote espagnole sur le théâtre anglais est tenue de s'écrier : *doux Jupiter!* Exagérons-nous? veut-on la preuve? Qu'on ouvre *Mesure pour Mesure*. Il y a là une nonne, Isabelle. Qui invoque-t-elle? Jupiter. Shakespeare avait écrit *Jésus* *.

Le ton d'une certaine critique puritaine vis-à-vis de Shakespeare s'est, à coup sûr, amélioré; pourtant la convalescence n'est pas complète.

Il n'y a pas longues années qu'un économiste anglais, homme d'autorité, faisant, à côté des questions sociales, une excursion littéraire, affirmait, dans une digression hautaine et sans perdre un instant l'aplomb, ceci : — Shakespeare ne peut vivre parce qu'il a surtout traité des sujets étrangers ou anciens, *Hamlet, Othello, Roméo et Juliette, Macbeth, Lear, Jules César, Coriolan, Timon d'Athènes, etc.*, etc.; or il n'y a de viable en littérature que les choses d'observation immédiate et les ouvrages faits sur des sujets contemporains. — Que dites-vous de la théorie? Nous n'en parlerions point si ce système n'avait pas rencontré des approbateurs en Angleterre et des propagateurs en France. Outre Shakespeare, il exclut simplement de la « vie » littéraire Schiller, Corneille, Milton, Tasse, Dante, Virgile, Euripide, Sophocle, Eschyle et Homère. Il est vrai qu'il met dans une gloire Aulu-Gelle et Restif de la Bretonne. O critique, ce Shakespeare n'est pas viable, il n'est qu'immortel!

Vers le même temps, un autre, anglais aussi, mais de l'école écossaise, puritain de cette variété mécontente dont Knox est le chef, déclarait la poésie enfantillage, répudiait la beauté du style comme un obstacle interposé entre l'idée et le lecteur, ne voyait dans le monologue d'Hamlet qu'« un froid lyrisme », et dans l'adieu d'Othello aux drapeaux et aux camps qu'« une déclamation », assimilait les métaphores des poètes aux

* Du reste, quelques lords chambellans qu'il y ait, la censure française est difficile à distancer. Les religions sont diverses, mais le bigotisme est un; et tous ses spécimens se valent. Ce qu'on va lire est extrait des Notes jointes par le nouveau traducteur de Shakespeare à sa traduction :

« *Jésus! Jésus!* cette exclamation de Shallow fut retranchée de l'édition de 1623, conformément au statut qui interdisait de prononcer le nom de la divinité sur la scène. Chose digne de remarque, notre théâtre moderne a dû subir, sous les ciseaux de la censure des Bourbons, les mêmes mutilations cagotes auxquelles la censure des Stuarts condamnait le théâtre de Shakespeare. Je lis ce qui suit sur la première page du manuscrit de *Hernani*, que j'ai entre les mains :

« Reçu au Théâtre-Français, le 8 octobre 1829.

« Le Directeur de la scène,

« ALBERTIN. D

enluminures des livres, bonnes à amuser les bébés, et dédaignait particulièrement Shakespeare, comme « barbouillé d'un bout à l'autre de ces enluminures ».

Pas plus tard qu'au mois de janvier dernier, un spirituel journal de Londres, avec une ironie accentuée d'indignation, se demandait lequel est le plus célèbre, en Angleterre, de Shakespeare ou de « M. Calcraft, le bourreau » : — « Il y a des localités dans ce pays éclairé où, si vous prononcez le nom de Shakespeare, on vous répondra : — Je ne sais pas quel peut être ce Shakespeare autour-duquel vous faites tout ce bruit, mais je parie que Hammer Lane de Birmingham se battra avec lui pour cinq livres. — Mais on ne se trompe pas sur Calcraft. » (*Daily Telegraph*, 13 janvier 1864.)

IV

Quoi qu'il en soit, le monument que l'Angleterre doit à Shakespeare, Shakespeare ne l'a point.

La France, disons-le, n'est pas, dans des cas pareils, beaucoup plus rapide. Une autre gloire, bien différente de Shakespeare, mais non moins grande, Jeanne d'Arc, attend, elle aussi, et depuis plus longtemps encore, un monument national, un monument digne d'elle.

Cette terre qui a été la Gaule, et où ont régné les Vellédas, a, catholiquement et historiquement, pour patronnes deux figures augustes, Marie et Jeanne. L'une, sainte, est la Vierge; l'autre, héroïque, est la Pucelle. Louis XIII a donné la France à l'une; l'autre a donné la France à la France. Le monument de la seconde ne doit pas être moins haut que le monument de la première. Il faut à Jeanne d'Arc un trophée grand comme Notre-Dame. Quand l'aura-t-elle?

L'Angleterre a été faillite à Shakespeare, mais la France a fait banqueroute à Jeanne d'Arc.

Ces ingratitude veulent être sévèrement dénoncées. Sans doute les aristocraties dirigeantes, qui mettent la nuit sur les yeux des masses, sont les premières coupables; mais, en somme, la conscience existe pour un peuple comme pour un individu, l'ignorance n'est qu'une

« Et plus bas, à l'encre rouge :

« Vu, à la charge de retrancher le nom de *Jésus* partout où il se trouve, et de se conformer aux changements indiqués aux pages 27, 28, 29, 62, 74 et 76.

« Le ministre secrétaire d'état, au département de l'intérieur

« LA BOURDONNAYE. »

(Tome XI. Notes sur *Ricard II* et *Henri IV*, note 71, p. 462.)

Nous ajoutons que dans le décor représentant Saragosse (deuxième acte de *Hernani*) il fut interdit de mettre aucun clocher ni aucune église, ce qui rendit la ressemblance difficile, Saragosse ayant au seizième siècle trois cent neuf églises et six cent dix-sept couvents.



ROMÉO ET JULIETTE.



circonstance atténuante, et quand ces dénis de justice durent des siècles, ils restent la faute des gouvernements, mais deviennent la faute des nations. Sachons, dans l'occasion, dire leur fait aux peuples. France et Angleterre, vous avez tort.

Flatter les peuples serait pire que flatter les rois. L'un est bas, l'autre serait lâche.

Allons plus loin, et puisque cette pensée s'est présentée à nous, généralisons-la utilement, dussions-nous sortir un moment de notre sujet. Non, les peuples n'ont pas le droit de rejeter indéfiniment la faute sur les gouvernements. L'acceptation de l'oppression par l'opprimé finit par être complicité; la couardise est un consentement toutes les fois que la durée d'une chose mauvaise qui pèse sur un peuple et que ce peuple empêcherait s'il voulait dépasse la quantité possible de patience d'un honnête homme; il y a solidarité appréciable et honte partagée entre le gouvernement qui fait le mal et le peuple qui le laisse faire. Souffrir est vénérable, subir est méprisable. Passons.

Coïncidence à noter, le négateur de Shakespeare, Voltaire, est aussi l'insulteur de Jeanne d'Arc. Mais qu'est-ce donc que Voltaire? Voltaire, disons-le avec joie et avec tristesse, c'est l'esprit français. Entendons-nous, c'est l'esprit français jusqu'à la Révolution exclusivement. A partir de la Révolution, la France grandissant, l'esprit français grandit, et tend à devenir l'esprit européen. Il est moins local et plus fraternel, moins gaulois et plus humain. Il représente de plus en plus Paris, la ville cœur du monde. Quant à Voltaire, il demeure ce qu'il est, l'homme de l'avenir, mais l'homme du passé; il est une de ces gloires qui font dire au penseur oui et non; il a contre lui ses deux sarcasmes, Jeanne d'Arc et Shakespeare. Il est puni par où il a raillé.

V

Au fait, un monument à Shakespeare, à quoi bon? La statue qu'il s'est faite à lui-même vaut mieux, avec toute l'Angleterre pour piédestal. Shakespeare n'a pas besoin d'une pyramide; il a son œuvre.

Que voulez-vous que le marbre fasse pour lui? Que peut le bronze là où est la gloire? Le jade et l'albâtre ont beau faire, le jaspe, la serpentine, le basalte, le porphyre rouge comme aux invalides, le granit, Paros et Carrare, perdent leur peine; le génie est le génie sans eux. Quand toutes les pierres s'en mêleraient, grandiraient-elles cet homme d'une coudée? Quelle voûte sera plus indestructible que celle-ci : *le Conte d'hiver, la Tempête, les Joyeuses Épouses de Windsor, les Deux Gentilshommes de Vérone, Jules César, Coriolan?* Quel monument sera plus grandiose que *Lea*, plus farouche que *le Marchand de Venise*, plus éblouissant que *Roméo et Juliette*, plus dédaléen que *Richard III?*

Quelle lune jettera à cet édifice une lumière plus mystérieuse que *le Songe d'une nuit d'été?* Quelle capitale, fût-ce Londres, fera autour de lui une rumeur aussi gigantesque que l'âme et le tumulte de *Macbeth?* Quelle charpente de cèdre ou de chêne durera autant qu'*Othello?* Quel airain sera airain autant que *Hamlet?* Aucune construction de chaux, de roche, de fer et de ciment ne vaut le souffle. Le profond souffle du génie, qui est la respiration de Dieu à travers l'homme. Une tête où il y a une idée, voilà le sommet; les entassements de pierre et de brique font des efforts inutiles. Quel édifice égale une pensée? Babel est au-dessous d'Isaïe; Chéops est plus petite qu'Homère; le Colisée est inférieur à Juvénal; la Giralda de Séville est naine à côté de Cervantes; Saint-Pierre de Rome ne va pas à la cheville de Dante. Comment vous y prendrez-vous pour faire une tour aussi haute que ce nom : Shakespeare?

Ajoutez donc quelque chose à un esprit!

Supposez un monument. Supposez-le splendide, supposez-le sublime. Un arc de triomphe, un obélisque, un cirque avec piédestal au centre, une cathédrale. Nul peuple n'est plus illustre, plus noble, plus magnifique et plus magnanime que le peuple anglais. Accumulez ces deux idées, l'Angleterre et Shakespeare, et faites-en jaillir un édifice. Une telle nation célébrant un tel homme, ce sera superbe. Supposez le monument, supposez l'inauguration. Les pairs sont là, les communes adhérent, les évêques officient, les princes font cortège, la reine assiste. La vertueuse femme en qui le peuple anglais, royaliste, comme on sait, voit et vénère sa personification actuelle, cette digne mère, cette noble veuve, vient, avec le respect profond qui convient, incliner la majesté matérielle devant la majesté idéale; la reine d'Angleterre salue Shakespeare; l'hommage de Victoria répare le dédain d'Élisabeth. Quant à Élisabeth, elle est probablement là aussi, sculptée quelque part dans le soubassement, avec Henri VIII son père et Jacques I^{er} son successeur, nains sous le poète. Le canon éclate, le rideau tombe, on découvre la statue qui semble dire : enfin ! et qui a grandi dans l'ombre depuis trois cents ans; trois siècles, c'est la croissance d'un colosse; elle est immense. On y a utilisé tous les bronzes, York, Cumberland, Pitt et Peel; on a, pour la composer, désencombré les places publiques d'un tas de cuivres non justifiés; on a amalgamé dans cette haute figure toutes sortes de Henris et d'Édouards, on y a fondu les divers Guillaumes et les nombreux Georges, l'Achille de Hyde-Park a fait l'orteil; c'est beau, voilà Shakespeare presque aussi grand qu'un Pharaon ou qu'un Sésostris. Cloches, tambours, fanfares, applaudissements, hurrahs!

Eh bien?

Cela est honorable à l'Angleterre, indifférent à Shakespeare.

Qu'est-ce qu'une salutation de la royauté, de l'aristocratie, de l'armée, et même de la population anglaise encore ignorante à cette heure comme presque toutes

les autres nations, qu'est-ce que la salutation de tous ces groupes diversement éclairés, pour qui a l'acclamation éternelle, et avec réflexion, de tous les siècles et de tous les hommes! Quelle oraison de l'évêque de Londres ou de l'archevêque de Cantorbery vaudra le cri d'une femme devant Desdemona; d'une mère devant Arthur, d'une âme devant Hamlet!

Aussi, quand l'insistance universelle réclame de l'Angleterre un monument à Shakespeare, ce n'est pas pour Shakespeare, c'est pour l'Angleterre.

Il y a des cas où le paiement de la dette importe plus au débiteur qu'au créancier.

Un monument est exemplaire. La haute tête d'un grand homme est une clarté. Les foules comme les vagues ont besoin de phares au-dessus d'elles. Il est bon que le passant sache qu'il y a des grands hommes. On n'a pas le temps de lire, on est forcé de voir. On va par là, on se heurte au piédestal, on est bien obligé de lever la tête et de regarder un peu l'inscription, on échappe au livre, on n'échappe pas à la statue. Un jour, sur le pont de Rouen, devant la belle statue due à David d'Angers, un paysan monté sur un âne me dit: Connaissez-vous Pierre Corneille? — Oui, répondis-je. — Il répliqua: Et moi aussi. — Je repris: Et connaissez-vous *le Cid*? — Non, dit-il.

Corneille, pour lui, c'était la statue.

Ce commencement de connaissance des grands hommes est nécessaire au peuple. Le monument provoque à connaître l'homme. On désire apprendre à lire pour savoir ce que c'est que ce bronze. Une statue est un coup de coude à l'ignorance.

Il y a donc, à l'exécution de ces monuments, utilité populaire ainsi que justice nationale.

Faire l'utile en même temps que le juste, cela finira certes par tenter l'Angleterre. Elle est la débitrice de Shakespeare. Laisser une telle créance en souffrance, ce n'est point là une bonne attitude pour la fierté d'un peuple. Il est moral que les peuples soient bons payeurs en fait de reconnaissance. L'enthousiasme est prohibé. Quand un homme est une gloire au front de sa nation, la nation qui ne s'en aperçoit pas étonne autour d'elle le genre humain.

VI

L'Angleterre, fin qu'il était aisé de prévoir, bâtira un monument à son poète.

Au moment où nous achevons d'écrire les pages qu'on vient de lire, on a annoncé à Londres la formation d'un comité pour la célébration solennelle du trois-

centième anniversaire de la naissance de Shakespeare. Ce comité dédiera à Shakespeare, le 23 avril 1864, un monument et une fête qui dépasseront, nous n'en doutons pas, l'incomplet programme ébauché par nous tout à l'heure. On n'épargnera rien. L'acte d'admiration sera éclatant. On peut tout attendre, en fait de magnificence, de la nation qui a créé le prodigieux palais de Sydenham, ce Versailles d'un peuple. L'initiative prise par le comité entraînera certainement les pouvoirs publics. Nous écarterons, quant à nous, et le comité écartera, nous le pensons, toute idée d'une manifestation par souscription. Une souscription, à moins d'être à un sou, c'est-à-dire ouverte à tout le peuple, est nécessairement fractionnelle. Ce qui est dû à Shakespeare, c'est une manifestation nationale; un jour férié, une fête publique, un monument populaire, votés par les chambres et inscrits au budget. L'Angleterre le ferait pour le roi. Or qu'est-ce que le roi de l'Angleterre à côté de l'homme de l'Angleterre? Toute confiance est due au comité du Jubilé de Shakespeare, comité composé de personnes hautement distinguées dans la presse, la patrie, la littérature, le théâtre et l'église. Des hommes éminents de tous les pays, représentants de l'intelligence en France, en Allemagne, en Belgique, en Espagne, en Italie, complètent ce comité, à tous les points de vue excellent et compétent. Un deuxième comité, formé à Stratford-sur-Avon, seconde le comité de Londres. Nous félicitons l'Angleterre.

Les peuples ont l'oreille dure et la vie longue; ce qui fait que leur surdité n'a rien d'irréparable. Ils ont le temps de se raviser. Les anglais se réveillent enfin du côté de leur gloire. L'Angleterre commence à épeler ce nom, Shakespeare, sur lequel l'univers lui a mis le doigt.

En avril 1664, il y avait cent ans que Shakespeare était né, l'Angleterre était occupée à acclamer Charles II, le vendeur de Dunkerque à la France moyennant deux cent cinquante mille livres sterling, et à regarder blanchir sous la bise et la pluie au gibet de Tyburn quelque chose qui était un squelette et qui avait été Cromwell. En avril 1764, il y avait deux cents ans que Shakespeare était né, l'Angleterre contemplant l'aurore de George III, roi destiné à l'imbécillité, lequel, à cette époque, dans des conciliabules et des apartés peu constitutionnels avec les chefs tories et les landgraves allemands, ébauchait cette politique de résistance au progrès qui devait lutter, d'abord contre la liberté en Amérique, puis contre la démocratie en France, et qui, rien que sous le seul ministère du premier Pitt, avait, dès 1778, endetté l'Angleterre de quatrevingts millions sterling. En avril 1864, il y aura trois cents ans que Shakespeare est né, l'Angleterre élève une statue à Shakespeare. C'est tard, mais c'est bien.

LIVRE II

LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

I

Le dix-neuvième siècle ne relève que de lui-même; il ne reçoit l'impulsion d'aucun aïeul; il est le fils d'une idée. Sans doute, Isaïe, Homère, Aristote, Dante, Shakespeare, ont été ou peuvent être de grands points de départ pour d'importantes formations philosophiques ou poétiques; mais le dix-neuvième siècle a une mère auguste, la Révolution française. Il a ce sang énorme dans les veines. Il honore les génies, et, au besoin, méconnus, il les salue, ignorés, il les constate, persécutés, il les venge, insultés, il les couronne, détrônés, il les replace sur leur piédestal; il les vénère, mais il ne vient pas d'eux. Le dix-neuvième siècle a pour famille lui-même et lui seul. Il est de sa nature révolutionnaire de se passer d'ancêtres.

Étant génie, il fraternise avec les génies. Quant à sa source, elle est où est la leur; hors de l'homme. Les mystérieuses gestations du progrès se succèdent selon une loi providentielle. Le dix-neuvième siècle est en enfantement de civilisation. Il a un continent à mettre au monde. La France a porté ce siècle, et ce siècle porte l'Europe.

Le groupe grec a été la civilisation, étroite et circonscrite d'abord à la feuille de mûrier, à la Morée; puis la civilisation, gagnant de proche en proche, s'est élargie, et a été le groupe romain; elle est aujourd'hui le groupe français, c'est-à-dire toute l'Europe; avec des commencements en Amérique, en Afrique et en Asie.

Le plus grand de ces commencements est une démocratie, les États-Unis, éclosion aidée par la France dès le siècle dernier. La France, sublime essayeuse du progrès, a fondé une république en Amérique avant d'en faire une en Europe. *Et vidit quod esset bonum*. Après avoir prêté à Washington cet auxiliaire, Lafayette, la France, rentrant chez elle, a donné à Voltaire éperdu dans son tombeau ce continuateur redoutable, Danton. En présence du passé monstrueux, lançant toutes les foudres, exhalant tous les miasmes, soufflant toutes les ténèbres, allongeant toutes les griffes, horrible et ter-

rible, le progrès, contraint aux mêmes armes, a eu brusquement cent bras, cent têtes, cent langues de flamme, cent rugissements. Le bien s'est fait hydre. C'est ce qu'on nomme la Révolution.

Rien de plus auguste.

La Révolution a clos un siècle et commencé l'autre.

Un ébranlement dans les intelligences prépare un bouleversement dans les faits; c'est le dix-huitième siècle. Après quoi la révolution politique faite cherche son expression, et la révolution littéraire et sociale s'accomplit. C'est le dix-neuvième. Romantisme et socialisme, c'est, on l'a dit avec hostilité, mais avec justesse, le même fait. Souvent la haine, en voulant injurier, constate, et, autant qu'il est en elle, consolide.

Une parenthèse. Ce mot, *romantisme*, a, comme tous les mots de combat, l'avantage de résumer vivement un groupe d'idées; il va vite, ce qui plaît dans la mêlée; mais il a, selon nous, par sa signification militante, l'inconvénient de paraître borner le mouvement qu'il représente à un fait de guerre; or ce mouvement est un fait d'intelligence, un fait de civilisation, un fait d'âme; et c'est pourquoi celui qui écrit ces lignes n'a jamais employé les mots *romantisme* ou *romantique*. On ne les trouvera acceptés dans aucune des pages de critique qu'il a pu avoir occasion d'écrire. S'il déroge aujourd'hui à cette prudence de polémique, c'est pour plus de rapidité et sous toutes réserves. La même observation peut être faite au sujet du mot *socialisme*, lequel prête à tant d'interprétations différentes.

Le triple mouvement littéraire, philosophique et social du dix-neuvième siècle, qui est un seul mouvement, n'est autre chose que le courant de la Révolution dans les idées. Ce courant, après avoir entraîné les faits, se continue immense dans les esprits.

Ce mot, 93 *littéraire*, si souvent répété en 1830 contre la littérature contemporaine, n'était pas une insulte autant qu'il voulait l'être. Il était, certes, aussi injuste de l'employer pour caractériser tout le mouvement littéraire qu'il est inique de l'employer pour qualifier toute la révolution politique; il y a dans ces deux phénomènes autre chose que 93. Mais ce mot, 93 *littéraire*, avait cela de réellement exact qu'il indiquait,

confusément mais relativement, l'origine du mouvement littéraire propre à notre époque, tout en essayant de le déshonorer. Ici encore la clairvoyance de la haine était aveugle. Ses barbouillages de boue au front de la vérité sont dorure, lumière et gloire.

La Révolution, tournant climatérique de l'humanité, se compose de plusieurs années. Chacune de ces années exprime une période, représente un aspect ou réalise un organe du phénomène. 93, tragique, est une de ces années colossales. Il faut quelquefois aux bonnes nouvelles une bouche de bronze. 93 est cette bouche.

Écoutez-en sortir l'annonce énorme. Inclinez-vous, et restez effaré, et soyez attendri. Dieu la première fois a dit lui-même *fiat lux*, la seconde fois il l'a fait dire.

Par qui?

Par 93.

Donc, nous hommes du dix-neuvième siècle, tenons à honneur cette injure : — *Vous êtes 93.*

Mais qu'on ne s'arrête pas là. Nous sommes 89 aussi bien que 93. La Révolution, toute la Révolution, voilà la source de la littérature du dix-neuvième siècle.

Sur ce, faites-lui son procès, à cette littérature, ou son triomphe, haïssez-la ou aimez-la, selon la quantité d'avenir que vous avez en vous, outragez-la ou saluez-la; peu lui importent les animosités et les fureurs! elle est la déduction logique du grand fait chaotique et génésiaque que nos pères ont vu et qui a donné un nouveau point de départ au monde. Qui est contre ce fait, est contre elle; qui est pour ce fait, est pour elle. Ce que ce fait vaut, elle le vaut. Les écrivains des réactions ne s'y trompent pas; là où il y a de la révolution, patente ou latente, le *flair* catholique et royaliste est infailible; ces lettrés du passé décernent à la littérature contemporaine une honorable quantité de diatribe, leur aversion est de la convulsion; un de leurs journalistes, qui est, je crois, évêque, prononce le mot « poète » avec le même accent que le mot « septembriseur »; un autre, moins évêque, mais tout aussi en colère, écrit : *Je sens dans toute cette littérature-là Marat et Robespierre.* Ce dernier écrivain se méprend un peu, il y a dans « cette littérature-là » plutôt Danton que Marat.

Mais le fait est vrai. La démocratie est dans cette littérature.

La Révolution a forgé le clairon; le dix-neuvième siècle le sonne.

Ah! cette affirmation nous convient, et, en vérité, nous ne reculons pas devant elle; avouons notre gloire, nous sommes des révolutionnaires. Les penseurs de ce temps, les poètes, les écrivains, les historiens, les orateurs, les philosophes, tous, tous, tous, dérivent de la Révolution française. Ils viennent d'elle, et d'elle seule. 89 a démolie la Bastille; 93 a découronné le Louvre. De 89 est sortie la Délivrance, et de 93 la Victoire. 89 et 93; les hommes du dix-neuvième siècle sortent de là. C'est là leur père et leur mère. Ne leur cherchez pas d'autre filiation, d'autre inspiration, d'autre insuffla-

tion, d'autre origine. Ils sont les démocrates de l'idée, successeurs des démocrates de l'action. Ils sont les émancipateurs. L'idée Liberté s'est penchée sur leurs berceaux. Ils ont tous sucé cette grande mamelle; ils ont tous de ce lait dans les entrailles, de cette moelle dans les os, de cette séve dans la volonté, de cette révolte dans la raison, de cette flamme dans l'intelligence.

Ceux-là mêmes d'entre eux, il y en a, qui sont nés aristocrates, qui sont arrivés au monde dépaysés en quelque sorte dans des familles du passé, qui ont fatalement reçu une de ces éducations premières dont l'effort stupide est de contredire le progrès, et qui ont commencé la parole qu'ils avaient à dire au siècle par on ne sait quel bégaiement royaliste, ceux-là, dès lors, dès leur enfance, ils ne me démentiront pas, sentaient le monstre sublime en eux. Ils avaient le bouillonnement intérieur du fait immense. Ils avaient au fond de leur conscience un soulèvement d'idées mystérieuses; l'ébranlement intime des fausses certitudes leur troublait l'âme; ils sentaient trembler, tressaillir, et peu à peu se lézarder leur sombre surface de monarchisme, de catholicisme et d'aristocratie. Un jour, tout à coup, brusquement, le gonflement du vrai a abouti, l'éclosion a eu lieu, l'éruption s'est faite, la lumière les a ouverts; les a fait éclater, n'est pas tombée sur eux, mais, plus beau prodige, a jailli d'eux stupéfaits, et les a éclairés en les embrasant. Ils étaient cratères à leur insu.

Ce phénomène leur a été reproché comme une trahison. Ils passaient en effet du droit divin au droit humain. Ils tournaient le dos à la fausse histoire, à la fausse société, à la fausse tradition, au faux dogme, à la fausse philosophie, au faux jour, à la fausse vérité. Le libre esprit qui s'envole, oiseau appelé par l'aurore, est désagréable aux intelligences saturées d'ignorance et aux fœtus conservés dans l'esprit-de-vin. Qui voit offense les aveugles; qui entend indigné les sourds; qui marche insulte abominablement les culs-de-jatte. Aux yeux des nains, des avortons, des aztèques, des mirmidons et des pygmées, à jamais noués dans le rachatisme, la croissance est apostasie.

Les écrivains et les poètes du dix-neuvième siècle ont cette admirable fortune de sortir d'une genèse, d'arriver après une fin de monde, d'accompagner une réapparition de lumière, d'être les organes d'un recommencement. Ceci leur impose des devoirs inconnus à leurs devanciers, des devoirs de réformateurs intentionnels et de civilisateurs directs. Ils ne continuent rien; ils refont tout. A temps nouveaux, devoirs nouveaux. La fonction des penseurs aujourd'hui est complexe; penser ne suffit plus, il faut aimer. Penser et aimer ne suffit plus, il faut agir; penser, aimer et agir ne suffit plus, il faut souffrir. Posez la plume, et allez où vous entendrez de la mitraille. Voici une barricade; soyez-en. Voici l'exil; acceptez. Voici l'échafaud; soit. Qu'au besoin dans Montesquieu il y ait John Brown. Le

Lucrèce qu'il faut à ce siècle en travail doit contenir Caton. Eschyle, qui écrivait *l'Orestie*, avait pour frère Cynégire, qui mordait les navires ennemis; cela suffisait à la Grèce au temps de Salamine; cela ne suffit plus à la France après la Révolution; qu'Eschyle et Cynégire soient les deux frères, c'est peu; il faut qu'ils soient le même homme. Tels sont les besoins actuels du progrès. Les serviteurs des grandes choses urgentes ne seront jamais assez grands. Rouler des idées, amonceler des évidences, étager des principes, voilà le remuement formidable. Mettre Péliion sur Ossa, labeur d'enfants à côté de cette besogne de géants : mettre le droit sur la vérité. Escalader cela ensuite, et détrôner les usurpateurs au milieu des tonnerres, voilà l'œuvre.

L'avenir presse. Demain ne peut pas attendre. L'humanité n'a pas une minute à perdre. Vite, vite, dépêchons, les misérables ont les pieds sur le fer rouge. On a faim, on a soif, on souffre. Ah! maigreur terrible du pauvre corps humain! le parasitisme rit, le lierre verdit et pousse, le gui est florissant, le ver solitaire est heureux. Quelle épouvante, la prospérité du ténia! Détruire ce qui dévore, là est le salut. Votre vie a au dedans d'elle la mort, qui se porte bien. Il y a trop d'indigence, trop de dénûment, trop d'impudeur, trop de nudité, trop de lupanars, trop de bagnes, trop de haillons, trop de défaillances, trop de crimes, trop d'obscurité, pas assez d'écoles, trop de petits innocents en croissance pour le mal! Le grabat des pauvres filles se couvre tout à coup de soie et de dentelles, et c'est là la pire misère; à côté du malheur il y a le vice, l'un poussant l'autre. Une telle société veut être promptement secourue. Cherchons le mieux. Allez tous à la découverte. Où sont les terres promises? La civilisation veut marcher; essayons les théories, les systèmes, les améliorations, les inventions, les progrès, jusqu'à ce que chaussure à ce pied soit trouvée. L'essai ne coûte rien, ou coûte peu. Essayer n'est pas adopter. Mais avant tout et surtout, prodiguons la lumière. Tout assainissement commence par une large ouverture de fenêtres. Ouvrons les intelligences toutes grandes. Aérons les âmes.

Vite, vite, ô penseurs. Faites respirer le genre humain. Versez l'espérance, versez l'idéal, faites le bien. Un pas après l'autre, les horizons après les horizons, une conquête après une conquête; parce que vous avez donné ce que vous avez annoncé, ne vous croyez pas quittes. Tenir, c'est promettre. L'aurore d'aujourd'hui oblige le soleil pour demain.

Que rien ne soit perdu. Que pas une force ne s'isole. Tous à la manœuvre! la vaste urgence est là. Plus d'art fainéant. La poésie ouvrière de civilisation, quoi de plus admirable? Le rêveur doit être un pionnier; la strophe doit vouloir. Le beau doit se mettre au service de l'honnête. Je suis le valet de ma conscience; elle me sonne, j'arrive. Va! Je vais. Que voulez-vous de moi, ô vérité, seule majesté de ce monde? Que chacun sente

en soi la hâte de bien faire. Un livre est quelquefois un secours attendu. Une idée est un baume, une parole est un pansement; la poésie est un médecin. Que personne ne s'attarde. La souffrance perd ses forces pendant vos lenteurs. Qu'on sorte de cette paresse du songe. Laissez le kief aux turcs. Qu'on prenne de la peine pour le salut de tous, et qu'on s'y précipite, et qu'on s'y essouffle. N'allez-vous pas plaindre vos enjambées? Rien d'inutile. Nulle inertie. Qu'appelez-vous nature morte? Tout vit. Le devoir de tout est de vivre. Marcher, courir, voler, planer, c'est la loi universelle. Qu'attendez-vous? qui vous arrête? Ah! il y a des heures où il semble qu'on voudrait entendre les pierres murmurer contre la lenteur de l'homme!

Quelquefois on s'en va dans les bois. A qui cela n'arrive-t-il pas d'être parfois accablé? On voit tant de choses tristes. L'étape ne se fournit point, les conséquences sont longues à venir, une génération est en retard, la besogne du siècle languit. Comment! tant de souffrances encore! On dirait qu'on a reculé. Il y a partout des augmentations de superstition, de lâcheté, de surdité, de cécité, d'imbécillité. La pénalité pèse sur l'abrutissement. Ce vilain problème a été posé : faire avancer le bien-être par le recul du droit; sacrifier le côté supérieur de l'homme au côté inférieur; donner le principe pour l'appétit; César se charge du ventre, je lui concède le cerveau; c'est la vieille vente du droit d'aînesse pour le plat de lentilles. Encore un peu, et ce contre-sens fatal ferait faire fausse route à la civilisation. Le porc à l'engrais, ce ne serait plus le roi, mais le peuple. Hélas! ce laid expédient ne réussit même pas. Nulle diminution de malaise. Depuis dix ans, depuis vingt ans, l'étiage prostitution, l'étiage mendicité, l'étiage crime, marquent toujours le même chiffre; le mal n'a pas baissé d'un degré. D'éducation vraie, d'éducation gratuite, point. L'enfant a pourtant besoin de savoir qu'il est homme, et le père qu'il est citoyen. Où sont les promesses? où est l'espérance? Oh! la pauvre misérable humanité! On est tenté de crier au secours dans la forêt; on est tenté de demander appui, concours et main-forte à cette grande nature sombre. Ce mystérieux ensemble de forces est-il donc indifférent au progrès? On supplie, on appelle, on lève les mains vers l'ombre. On écoute si les bruits ne vont pas devenir des voix. Le devoir des sources et des ruisseaux serait de bégayer : En avant! on voudrait entendre les rossignols chanter des marseillaises.

Après tout, pourtant, ces temps d'arrêt n'ont rien que de normal. Le découragement serait puéril. Il y a des haltes, des repos, des reprises d'haleine dans la marche des peuples, comme il y a des hivers dans la marche des saisons. Le pas gigantesque, 89, n'en est pas moins fait. Désespérer serait absurde; mais stimuler est nécessaire.

Stimuler, presser, gronder, réveiller, suggérer, inspirer, c'est cette fonction, remplie de toutes parts par les écrivains, qui imprime à la littérature de ce

siècle un si haut caractère de puissance et d'originalité. Rester fidèle à toutes les lois de l'art en les combinant avec la loi du progrès, tel est le problème, victorieusement résolu par tant de nobles et fiers esprits.

De là cette parole : *Délivrance*, qui apparaît au-dessus de tout dans la lumière, comme si elle était écrite au front même de l'idéal.

La Révolution, c'est la France sublimée. Il s'est trouvé, un jour, que la France a été dans la fournaise; les fournaises à de certaines martyres guerrières font pousser des ailes, et de ces flammes cette géante est sortie archange. Aujourd'hui pour toute la terre la France s'appelle Révolution; et désormais ce mot, Révolution, sera le nom de la civilisation jusqu'à ce qu'il soit remplacé par le mot Harmonie. Je le répète, ne cherchez pas ailleurs le point d'origine et le lieu de naissance de la littérature du dix-neuvième siècle. Oui, tous tant que nous sommes, grands et petits, puissants et méconnus, illustres et obscurs, dans toutes nos œuvres, bonnes ou mauvaises, quelles qu'elles soient, poèmes, drames, romans, histoire, philosophie, à la tribune des assemblées comme devant les foules du théâtre, comme dans le recueillement des solitudes, oui, partout, oui, toujours, oui, pour combattre les violences et les impostures, oui, pour réhabiliter les rapidés et les accablés, oui, pour conclure logiquement et marcher droit, oui, pour consoler, pour secourir, pour relever, pour encourager, pour enseigner, oui, pour panser en attendant qu'on guérisse, oui, pour transformer la charité en fraternité, l'aumône en assistance, la fainéantise en travail, l'oisiveté en utilité, la centralisation en famille, l'iniquité en justice, le bourgeois en citoyen, la populace en peuple, la canaille en nation, les nations en humanité, la guerre en amour, le préjugé en examen, les frontières en soudures, les limites en ouvertures, les ornières en rails, les sacristies en temples, l'instinct du mal en volonté du bien, la vie en droit, les rois en hommes, oui, pour ôter des religions l'enfer et des sociétés le baigne, oui, pour être frères du misérable, du serf, du fellah, du prolétaire, du déshérité, de l'exploité, du trahi, du vaincu, du vendu, de l'enchaîné, du sacrifié, de la prostituée, du forçat, de l'ignorant, du sauvage, de l'esclave, du

négre, du condamné et du damné, oui, nous sommes tes fils, Révolution!

Oui, génies, oui, poètes, philosophes, historiens, oui, géants de ce grand art des siècles antérieurs qui est toute la lumière du passé, ô hommes éternels, les esprits de ce temps vous saluent, mais ne vous suivent pas; ils ont vis-à-vis de vous cette loi: tout admirer, ne rien imiter. Leur fonction n'est plus la vôtre. Ils ont affaire à la virilité du genre humain. L'heure du changement d'âge est venue. Nous assistons, sous la pleine clarté de l'idéal, à la majestueuse jonction du beau avec l'utile. Aucun génie actuel ou possible ne vous dépassera, vieux génies, vous égalé est toute l'ambition permise; mais, pour vous égalé, il faut pourvoir aux besoins de son temps comme vous avez pourvu aux nécessités du vôtre. Les écrivains fils de la Révolution ont une tâche sainte. O Homère, il faut que leur épopée pleure; ô Hérodote, il faut que leur histoire proteste; ô Juvénal, il faut que leur satire détrône; ô Shakespeare, il faut que leur *tu seras roi* soit dit au peuple; ô Eschyle, il faut que leur Prométhée foudroie Jupiter; ô Job, il faut que leur fumier féconde, ô Dante, il faut que leur enfer s'éteigne; ô Isaïe, ta Babylone s'écroule, il faut que la leur s'éclaire! Ils font ce que vous avez fait; ils contemplent directement la création, ils observent directement l'humanité; ils n'acceptent pour clarté dirigeante aucun rayon réfracté, pas même le vôtre. Ainsi que vous, ils ont pour seul point de départ, en dehors d'eux, l'être universel, en eux, leur âme; ils ont pour source de leur œuvre la source unique, celle d'où coule la nature et celle d'où coule l'art, l'infini. Comme le déclarait il y a quarante ans tout à l'heure * celui qui écrit ces lignes: *les poètes et les écrivains du dix-neuvième siècle n'ont ni maîtres ni modèles. Non, dans tout cet art vaste et sublime de tous les peuples, dans toutes ces créations grandioses de toutes les époques, non, pas même toi, Eschyle, pas même toi, Dante, pas même toi, Shakespeare, non, ils n'ont ni modèles ni maîtres. Et pourquoi n'ont-ils ni maîtres ni modèles? C'est parce qu'ils ont un modèle, l'Homme, et parce qu'ils ont un maître, Dieu.*

* Préface de Cromwell.

LIVRE III

L'HISTOIRE RÉELLE. — CHACUN REMIS A SA PLACE

I

Voici l'avènement de la constellation nouvelle.

Il est certain qu'à l'heure où nous sommes ce qui a été jusqu'à ce jour l'éclairage du genre humain pâlit, et que le vieux flamboiement va disparaître du monde.

Les hommes de force ont, depuis que la tradition humaine xiste, brillé seuls à l'empyrée de l'histoire. Ils étaient la suprématie unique. Sous tous ces noms, rois, empereurs, chefs, capitaines, princes, résumés dans ce mot, héros, ce groupe d'apocalypse resplendissait. Ils étaient tout dégouttants de victoires. L'épouvante se faisait acclamation pour les saluer. Ils traînaient à leur suite on ne sait quelle flamme en tumulte. Ils apparaissaient à l'homme dans un échevèlement de lumière horrible. Ils n'éclairaient pas le ciel; ils l'incendiaient. On eût dit qu'ils voulaient prendre possession de l'infini. On entendait des bruits d'écroulements dans leur gloire. Une rougeur s'y mêlait. Était-ce de la pourpre? Était-ce du sang? Était-ce de la honte? Leur lumière faisait songer à la face de Caïn. Ils s'entre-haïssaient. Des chocs fulgurants allaient de l'un à l'autre; par moments ces énormes astres se heurtaient avec des ruades d'éclairs. Ils avaient l'air furieux. Leur rayonnement s'allongeait en épées. Tout cela pendait terrible au-dessus de nous.

Cette lueur tragique remplit le passé. Aujourd'hui elle est en pleine décroissance.

Il y a déclin de la guerre, déclin du despotisme, déclin de la théocratie, déclin de l'esclavage, déclin de l'échafaud. Le glaive diminue, la tiare s'éteint, la couronne se simplifie, la bataille extravagante, le panache baisse, l'usurpation se circonscrit, la chaîne s'allège, le supplice se déconcerte. L'antique voie de fait de quelques-uns sur tous, nommée droit divin, touche à sa fin. La légitimité, la grâce de Dieu, la monarchie pharaonique, les nations marquées à l'épaule de la fleur de lys, la possession des peuples par fait de naissance, la longue suite d'aïeux donnant droit sur les vivants, ces

choses-là luttent encore sur quelques points, à Naples, en Prusse, etc., mais elles se débattent plutôt qu'elles ne luttent, c'est de la mort qui s'efforce de vivre. Un hégaïement qui demain sera la parole, et après-demain sera le verbe, sort des lèvres meurtries du serf, du corvéable, du prolétaire, du paria. Le bâillon casse entre les dents du genre humain. Le genre humain en a assez de la voie douloureuse, et ce patient refuse d'aller plus loin.

Dès à présent de certaines formes de despotes ne sont plus possibles. Le pharaon est une momie, le sultan est un fantôme, le César est une contrefaçon. Ce stylite des colonnes trajanes est ankylosé sur son piédestal; il a sur sa tête la fiente des aigles libres; il est néant plus que gloire; des bandelettes du sépulcre attachent cette couronne de lauriers.

La période des hommes de force est terminée. Ils ont été glorieux, certes, mais d'une gloire fondante. Ce genre de grands hommes est soluble au progrès. La civilisation oxyde rapidement ces bronzes. Au point de maturité où la Révolution française a déjà amené la conscience universelle, le héros n'est plus héros sans dire pourquoi, le capitaine est discuté, le conquérant est inadmissible. De nos jours Louis XIV envahissant le Palatinat ferait l'effet d'un voleur. Dès le siècle dernier, ces réalités commençaient à poindre; Frédéric II, en présence de Voltaire, se sentait et s'avouait un peu brigand. Être un grand homme de la matière, être pompeusement violent, régner par la dragonne et la cocarde, forger le droit sur la force, marteler la justice et la vérité à coups de faits accomplis, faire des brutalités de génie, c'est être grand, si vous voulez, mais c'est une grosse manière d'être grand. Gloires tambourinées qu'un haussement d'épaules accueille. Les héros sonores ont jusqu'à ce jour assourdi la raison humaine. Ce majestueux tapage commence à la fatiguer. Elle se bouche les yeux et les oreilles devant ces tueries autorisées qu'on nomme batailles. Les sublimes égorgés d'hommes ont fait leur temps. C'est dans un certain oubli relatif désormais qu'ils seront illustres et augustes. L'humanité, grandie, demande à se passer

d'eux. La chair à canon pense. Elle se ravise, et la voici qui perd l'admiration d'être canonisée.

Quelques chiffres chemin faisant ne sauraient nuire.

Toute la tragédie fait partie de notre sujet. Il n'y a pas que la tragédie des poètes; il y a la tragédie des politiques et des hommes d'état. Veut-on savoir à combien revient celle-là?

Les héros ont un ennemi, cet ennemi s'appelle les finances. Longtemps on a ignoré le prix d'achat de ce genre de gloire. Il y avait, pour dissimuler le total, de bonnes petites cheminées comme celles où Louis XIV a brûlé les comptes de Versailles. Ce jour-là il sortait du tuyau de poêle royal pour un milliard de fumée. Les peuples ne regardaient même pas. Aujourd'hui les peuples ont une grande vertu, ils sont avarés. Ils savent que prodigalité est mère d'abaissement. Ils comptent. Ils apprennent la tenue des livres en partie double. La gloire guerrière a désormais son doit et avoir. Ceci la rend impossible.

Le plus grand guerrier des temps modernes, ce n'est point Napoléon, c'est Pitt. Napoléon faisait la guerre, Pitt la créait. Toutes les guerres de la révolution et de l'empire, c'est Pitt qui les a voulues. Elles sortent de lui. Otez Pitt et mettez Fox, plus de raison d'être à cette exorbitante bataille de vingt-trois ans. Plus de coalition. Pitt a été l'âme de la coalition, et, lui mort, son âme est restée dans la guerre universelle. Ce que Pitt a coûté à l'Angleterre et au monde, le voici. Nous ajoutons ce bas-relief à son piédestal.

Premièrement, la dépense en hommes. De 1791 à 1814, la France seule, luttant contre l'Europe coalisée par l'Angleterre, la France, contrainte et forcée, a dépensé en boucheries pour la gloire militaire, et aussi, ajoutons-le, pour la défense du territoire, cinq millions d'hommes, c'est-à-dire six cents hommes par jour. L'Europe, en y comprenant le chiffre de la France, a dépensé seize millions six cent mille hommes, c'est-à-dire deux mille morts par jour pendant vingt-trois ans.

Deuxièmement, la dépense en argent. Nous n'avons malheureusement de chiffre authentique que le chiffre de l'Angleterre. De 1791 à 1814, l'Angleterre, pour faire terrasser la France par l'Europe, s'est endettée de vingt milliards trois cent seize millions quatre cent soixante mille cinquante-trois francs. Divisez ce chiffre par le chiffre des hommes tués, à raison de deux mille par jour pendant vingt-trois années, vous arriverez à ce résultat que chaque cadavre étendu sur le champ de bataille a coûté à l'Angleterre seule douze cent cinquante francs.

Ajoutez le chiffre de l'Europe; chiffre inconnu, mais énorme.

Avec ces dix-sept millions d'hommes morts, on eût fait le peuplement européen de l'Australie. Avec les vingt-quatre milliards anglais dépensés en coups de canon, on eût changé la face de la terre, ébauché partout la civilisation, et supprimé dans le monde entier l'ignorance et la misère.

L'Angleterre paye vingt-quatre milliards les deux statues de Pitt et de Wellington.

C'est beau d'avoir des héros, mais c'est un grand luxe. Les poètes coûtent moins cher.

II

Le congé du guerrier est signé. C'est de la splendeur dans le lointain. Le grand Nemrod, le grand Cyrus, le grand Sennachérib, le grand Sésostris, le grand Alexandre, le grand Pyrrhus, le grand Annibal, le grand Frédéric, le grand César, le grand Timour, le grand Louis, d'autres Grands encore, tout cela s'en va.

On se tromperait si l'on croyait que nous rejetons purement et simplement ces hommes. A nos yeux cinq ou six de ceux que nous venons de nommer sont légitimement illustres; ils ont même mêlé quelque chose de bon à leur ravage; leur total définitif embarrasse l'équité absolue du penseur, et ils pèsent presque du même poids dans la balance du nuisible et de l'utile.

D'autres n'ont été que nuisibles. Ils sont nombreux, innombrables même, car les maîtres du monde sont une foule.

Le penseur, c'est le peseur. La clémence lui convient. Disons-le donc, ces autres-là qui n'ont fait que le mal ont une circonstance atténuante, l'imbécillité.

Ils ont une autre excuse encore, l'état cérébral du genre humain lui-même au moment où ils apparaissent; le milieu ambiant des faits, modifiables, mais encombrants.

Les tyrans ne sont pas les hommes, ce sont les choses. Les tyrans s'appellent la frontière, l'ornière, la routine, la cécité sous forme de fanatisme, la surdité et la mutité sous forme de diversité des langues, la querelle sous forme de diversité des poids, mesures et monnaies, la haine, résultante de la querelle, la guerre, résultante de la haine. Tous ces tyrans s'appellent d'un seul nom : Séparation. La Division d'où sort le Règne, c'est là le despote à l'état abstrait.

Même les tyrans de chair sont des choses. Caligula est bien plus un fait qu'un homme. Il résulte plus qu'il n'existe. Le proscripteur romain, dictateur ou César, interdit au vaincu le feu et l'eau, c'est-à-dire le met hors de la vie. Une journée de Gêla, c'est vingt mille proscrits, une journée de Tibère, trente mille, une journée de Sylla, soixante-dix mille. Un soir Vitellius malade voit une maison pleine de lumière; on se réjouit là. Me croit-on mort? dit Vitellius. C'est Junius Blesus qui soupe chez Tuscus Cæcina; l'empereur envoie à ces buveurs une coupe de poison, afin qu'ils sentent par cette fin sinistre d'une nuit trop gaie que Vitellius est vivant. *Reddendam pro intempestiva licentia mæstam et funebrem noctem qua sentiat vivere Vitellium et imperare.* Othon et ce Vitellius échangent des envois

d'assassins. Sous les césars, c'est prodige de mourir dans son lit. Pison, à qui cela arrive, est noté pour cette bizarrerie. Le jardin de Valerius Asiaticus plaît à l'empereur, le visage de Statilius déplaît à l'impératrice; crimes d'état; on étrangle Valerius parce qu'il a un jardin, et Statilius parce qu'il a un visage. Basile II, empereur d'Orient, fait prisonniers quinze mille bulgares; il les partage par bandes de cent auxquels il fait crever les yeux, à l'exception d'un, chargé de conduire ces quatrevingt-dix-neuf aveugles. Il renvoie ensuite en Bulgarie toute cette armée sans yeux. L'histoire qualifie ainsi Basile II : « Il aime trop la gloire » (Delandine). Paul de Russie émet cet axiome : « Il n'y a d'homme puissant que celui à qui l'empereur parle, et sa puissance dure autant que la parole qu'il entend. » Philippe V, d'Espagne, si féroce calmement aux autodafés, s'épouvante à l'idée de changer de chemise, et reste six mois au lit sans se laver et sans se couper les ongles, de peur d'être empoisonné par les ciseaux, ou par l'eau de la cuvette, ou par sa chemise, ou par ses souliers. Yvan, aïeul de Paul, fait mettre une femme à la torture avant de la faire coucher dans son lit, fait pendre une nouvelle mariée et met le mari en sentinelle à côté pour empêcher qu'on ne coupe la corde, fait tuer le père par le fils, invente de scier les hommes en deux avec un cordeau, brûle lui-même Bariatsky à petit feu, et, pendant que le patient hurle, rapproche les tisons avec le bout de son bâton. Pierre, en fait d'excellence, aspire à celle du bourreau; il s'exerce à couper des têtes; il n'en coupe d'abord par jour que cinq; c'est peu, mais, s'appliquant, il arrive à en couper vingt-cinq. C'est un talent pour un czar d'arracher un sein à une femme d'un coup de knout. Qu'est-ce que tous ces monstres? Des symptômes. Des furoncles en éruption; du pus qui sort d'un corps malade. Ils ne sont guère plus responsables que le total d'une addition n'est responsable des chiffres. Basile, Yvan, Philippe, Paul, etc., etc., sont le produit de la vaste stupidité environnante. Le clergé grec, par exemple, ayant cette maxime : « Qui pourrait nous faire juges de ceux qui sont nos maîtres? » il est tout simple qu'un czar, ce même Yvan, couse un archevêque dans une peau d'ours et le fasse manger par des chiens. Le czar s'amuse, c'est juste. Sous Néron, le frère dont on a tué le frère va au temple rendre grâces aux dieux; sous Yvan, un boyard empalé emploie son agonie, qui dure vingt-quatre heures, à dire : O Dieu! protège le czar. La princesse Sanguzko est en larmes, elle présente, prosternée, une supplique à Nicolas; elle demande grâce pour son mari, elle conjure le maître d'épargner à Sanguzko (polonais coupable d'aimer la Pologne) l'épouvantable voyage en Sibérie; Nicolas, muet, écoute, prend la supplique, et écrit au bas : *A pied*. Puis Nicolas sort dans les rues, et la foule se précipite sur sa botte pour la baiser. Qu'avez-vous à dire? Nicolas est un aliéné, la foule est une brute. Du khan dérive le knez, du knez le tzar, du tzar le czar. Série de phénomènes plutôt que filiation d'hommes. Qu'après

cet Yvan, vous ayez ce Pierre, après ce Pierre ce Nicolas, après ce Nicolas cet Alexandre, quoi de plus logique? Vous le voulez tous un peu. Les suppliciés consentent au supplice. « Ce czar, moitié pourri, moitié gelé », comme dit madame de Staël, vous l'avez fait vous-même. Être un peuple, être une force, et voir ces choses, c'est les trouver bonnes. Être là, c'est adhérer. Qui assiste au crime assiste le crime. La présence inerte est une abjection encourageante.

Ajoutons qu'une corruption préalable a commencé la complicité même ayant que le crime soit commis. Une certaine fermentation putride des bassesses préexistantes engendre l'oppresser.

Le loup est le fait de la forêt. Il est le fruit farouche de la solitude sans défense. Réunissez et groupez le silence, l'obscurité, la victoire facile, l'infatuation monstrueuse, la proie offerte de toutes parts, le meurtre en sécurité, la connivence de l'entourage, la faiblesse, le désarmement, l'abandon, l'isolement, du point d'intersection de ces choses jaillit la bête féroce. Un ensemble ténébreux dont les cris ne sont point entendus produit le tigre. Un tigre est un aveuglement affamé et armé. Est-ce un être? A peine. La griffe de l'animal n'en sait pas plus long que l'épine du végétal. Le fait fatal engendre l'organisme inconscient. En tant que personnalité, et en dehors de l'assassinat pour vivre, le tigre n'est pas. Mourawieff se trompe s'il croit être quelqu'un.

Les hommes méchants viennent des choses mauvaises. Donc corrigeons les choses.

Et ici nous revenons à notre point de départ. Circonstance atténuante du despotisme : l'idiotisme.

Cette circonstance atténuante, nous venons de la plaider.

Les despotes idiots, multitude, sont la populace de la pourpre; mais au-dessus d'eux, en dehors d'eux, à l'incommensurable distance qui sépare ce qui rayonne de ce qui croupit, il y a les despotes génies.

Il y a les capitaines, les conquérants, les puissants de la guerre, les civilisateurs de la force, les laboureurs du glaive.

Ceux-là, nous les avons rappelés tout à l'heure; les vraiment grands parmi eux se nomment Cyrus, Sésostris, Alexandre, Annibal, César, Charlemagne, Napoléon, et, dans la mesure que nous avons dite, nous les admirons.

Mais nous les admirons à condition de disparition.

Place à de meilleurs! Place à de plus grands!

Ces plus grands, ces meilleurs, sont-ils nouveaux? Non. Leur série est aussi ancienne que l'autre; plus ancienne peut-être, car l'idée a précédé l'acte, et le penseur est antérieur au batailleur; mais leur place était prise, prise violemment. Cette usurpation va cesser, leur heure arrive enfin, leur prédominance éclate, la civilisation, revenue à l'éblouissement vrai, les reconnaît pour ses seuls fondateurs; leur série s'illumine et éclipe le reste; comme le passé, l'avenir leur appartient; et désormais ce sont eux que Dieu continuera.

III

Que l'histoire soit à refaire, cela est évident. Elle a été presque toujours écrite jusqu'à présent au point de vue misérable du fait ; il est temps de l'écrire au point de vue du principe.

Et ce, à peine de nullité.

Les gestes royaux, les tapages guerriers, les couronnements, mariages, baptêmes et deuils princiers, les supplices et fêtes, les beautés d'un seul écrasant tous, le triomphe d'être né roi, les prouesses de l'épée et de la hache, les grands empires, les gros impôts, les tours que joue le hasard au hasard, l'univers ayant pour loi les aventures de la première tête venue, pourvu qu'elle soit couronnée ; la destinée d'un siècle changée par le coup de lance d'un étourdi à travers le crâne d'un imbécile ; la majestueuse fistule à l'anus de Louis XIV ; les graves paroles de l'empereur Mathias moribond à son médecin essayant une dernière fois de lui tâter le pouls sous sa couverture et se trompant : *erras, amice, hoc est membrum nostrum imperiale sacrocesareum* ; la danse aux castagnettes du cardinal de Richelieu déguisé en berger devant la reine de France dans la petite maison de la rue de Gaillon ; Hildebrand complété par Cisneros ; les petits chiens de Henri III, les divers Potemkines de Catherine II, Orloff ici, Godoy là, etc., une grande tragédie avec une petite intrigue ; telle était l'histoire jusqu'à nos jours, n'allant que du trône à l'autel, prêtant une oreille à Dangeau et l'autre à dom Calmet, béate et non sévère, ne comprenant pas les vrais passages d'un âge à l'autre, incapable de distinguer les crises climatiques de la civilisation, et faisant monter le genre humain par des échelons de dates niaises, docte en puérilités, ignorante du droit, de la justice et de la vérité, et beaucoup plus modelée sur Le Ragois que sur Tacite.

Tellement que, de nos jours, Tacite a été l'objet d'un réquisitoire.

Tacite, du reste, ne nous laissons point d'y insister, est, comme Juvénal, comme Suétone et Lampride, l'objet d'une haine spéciale et méritée. Le jour où dans les collèges, les professeurs de rhétorique mettront Juvénal au-dessus de Virgile et Tacite au-dessus de Bossuet, c'est que, la veille, le genre humain aura été délivré ; c'est que toutes les formes de l'oppression auront disparu, depuis le négrier jusqu'au pharisien, depuis la case où l'esclave pleure jusqu'à la chapelle où l'eunuque chante. Le cardinal Du Perron, qui recevait pour Henri IV les coups de bâton du pape, avait la bonté de dire : *Je méprise Tacite*.

Jusqu'à l'époque où nous sommes, l'histoire a fait sa cour.

La double identification du roi avec la nation et du roi avec Dieu, c'est là le travail de l'histoire courtisane.

La grâce de Dieu procréée le droit divin. Louis XIV dit : *L'état, c'est moi*. Madame Du Barry, plagiaire de Louis XIV, appelle Louis XV *la France*, et le mot pompeusement hautain du grand roi asiatique de Versailles aboutit à : *La France, ton café f... le camp*.

Bossuet écrivit sans sourciller, tout en palliant les faits çà et là, la légende effroyable de ces vieux trônes antiques couverts de crimes, et, appliquant à la surface des choses sa vague déclamation théocratique, il se satisfait par cette formule : *Dieu tient dans sa main le cœur des rois*. Cela n'est pas, pour deux raisons : Dieu n'a pas de main, et les rois n'ont pas de cœur.

Nous ne parlons, cela va sans dire, que des rois d'Assyrie.

L'histoire, cette vieille histoire-là, est bonne personne pour les princes. Elle ferme les yeux quand une altesse lui dit : Histoire, ne regarde pas. Elle a, imperturbablement, avec un front de fille publique, nié l'affreux casque brise-crâne à pointe intérieure destiné par l'archiduc d'Autriche à l'avoyer Gundoldingen ; aujourd'hui, cet engin est pendu à un clou dans l'hôtel de ville de Lucerne. Tout le monde peut l'aller voir ; l'histoire le nie encore. Moréri appelle la Saint-Barthélemy un « désordre ». Chaudon, autre biographe, caractérise ainsi l'auteur du mot à Louis XV cité plus haut : « une dame de la cour, madame Du Barry ». L'histoire accepte pour attaque d'apoplexie le matelas sous lequel Jean II d'Angleterre étouffe à Calais le duc de Gloucester. Pourquoi à l'Escorial, dans sa bière, la tête de l'infant don Carlos est-elle séparée du tronc ? Philippe II, le père, répond : C'est que, l'enfant étant mort de sa belle mort, le cercueil préparé ne s'est point trouvé assez long, et l'on a dû couper la tête. L'histoire croit avec douceur à ce cercueil trop petit. Mais que le père ait fait décapiter son fils, fi donc ! Il n'y a que les démagogues pour dire de ces choses-là.

La naïveté de l'histoire glorifiant le fait, quel qu'il soit, et si impie qu'il soit, n'éclate nulle part mieux que dans Cantemir et Karamsin, l'un l'historien turc, l'autre l'historien russe. Le fait ottoman et le fait moscovite offrent, lorsqu'on les confronte et qu'on les compare, l'identité tartare. Moscou n'est pas moins sinistrement asiatique que Stamboul. Yvan est sur l'une comme Mustapha sur l'autre. La nuance est imperceptible entre ce christianisme et ce mahométisme. Le pape est frère de l'uléma, le boyard du pacha, le knout du cordon, et le moujik du muet. Il y a pour les passants des rues peu de différence entre Sélim qui les perce de flèches et Basile qui lâche sur eux des ours. Cantemir, homme du midi, ancien hospodar moldave, longtemps sujet turc, sent, quoique passé aux russes, qu'il ne déplaît point au czar Pierre en défiant le despotisme, et il prosterne ses métaphores devant les sultans ; ce plat ventre est oriental, et quelque peu occidental aussi. Les sultans sont divins ; leur cimetière est sacré, leur poignard est sublime, leurs exterminations sont magnanimes, leurs parricides sont bons. Ils se nomment cléments comme

les furies se nomment euménides. Le sang qu'ils versent fume dans Cantemir avec une odeur d'encens, et le vaste assassinat qui est leur règne s'épanouit en gloire. Ils massacrent le peuple dans l'intérêt public. Quand je ne sais plus quel padischah, Tigre IV ou Tigre VI, fait étrangler l'un après l'autre ses dix-neuf petits frères courant effarés autour de la chambre, l'historien né turc déclare que « c'était là exécuter sagement la loi de l'Empire ». L'historien russe Karamsin n'est pas moins tendre au tzar que Cantemir au sultan. Pourtant, disons-le, près de Cantemir la ferveur de Karamsin est tièdeur. Ainsi Pierre, tuant son fils Alexis, est glorifié par Karamsin, mais du ton dont on excuse. Ce n'est point l'acceptation pure et simple de Cantemir. Cantemir est mieux agenouillé. L'historien russe admire seulement, tandis que l'historien turc adore. Nulle flamme dans Karamsin, point de verve, un enthousiasme engourdi, des apothéoses grisâtres, une bonne volonté frappée de congélation, des caresses qui ont l'onglée. C'est mal flatté. Évidemment le climat y est pour quelque chose. Karamsin est un Cantemir qui a froid.

Ainsi est faite l'histoire jusqu'à ce jour dominante ; elle va de Bossuet à Karamsin en passant par l'abbé Pluche. Cette histoire a pour principe l'obéissance. A qui doit-on obéissance ? Au succès. Les héros sont bien traités, mais les rois sont préférés. Régner, c'est réussir chaque matin. Un roi a le lendemain. Il est solvable. Un héros peut mal finir, cela s'est vu. Alors ce n'est plus qu'un usurpateur. Devant cette histoire, le génie lui-même, fût-il, la plus haute expression de la force servie par l'intelligence, est tenu au succès continu. S'il bronche, le ridicule ; s'il tombe, l'insulte. Après Marengo, vous êtes héros de l'Europe, homme providentiel, oint du Seigneur ; après Austerlitz, Napoléon le Grand ; après Waterloo, ogre de Corse. Le pape a oint un ogre.

Pourtant, impartial, et en considération des services rendus, Loriquet vous fait marquis.

L'homme de nos jours qui a le mieux exécuté cette gamme surprenante de Héros de l'Europe à Ogre de Corse, c'est Fontanes, choisi pendant tant d'années pour cultiver, développer et diriger le sens moral de la jeunesse.

La légitimité, le droit divin, la négation du suffrage universel, le trône fief, les peuples majorat dérivent de cette histoire. Le bourreau en est. Joseph de Maistre l'ajoute, divinement au roi. En Angleterre, ce genre d'histoire s'appelle l'histoire « loyale ». L'aristocratie anglaise, qui a parfois de ces bonnes idées-là, a imaginé de donner à une opinion politique le nom d'une vertu. *Instrumentum regni*. En Angleterre, être royaliste, c'est être loyal. Un démocrate est déloyal. C'est une variété du malhonnête homme. Cet homme croit au peuple ; *shame* ! Il voudrait le vote universel, c'est un chartiste ; êtes-vous sûr de sa probité ? Voici un républicain qui passe, prenez garde à vos poches. Cela est ingénieux.

Tout le monde a plus d'esprit que Voltaire ; l'aristocratie anglaise a plus d'esprit que Machiavel.

Le roi paye, le peuple ne paye point. Voilà à peu près tout le secret de ce genre d'histoire. Elle a, elle aussi, son tarif d'indulgences.

Honneur et profit se partagent ; l'honneur au maître, le profit à l'historien. Procope est préfet, et, qui plus est, et par décret, illustre (cela ne l'empêche pas de trahir) ; Bossuet est évêque ; Fleury est prieur prêtre d'Argenteuil, Karamsin est sénateur, Cantemir est prince. L'admirable, c'est d'être payé, successivement par Pour et par Contre, et, comme Fontanes, d'être fait sénateur par l'idolâtrie et pair de France par le crachat sur l'idole.

Que se passe-t-il au Louvre ? que se passe-t-il au Vatican ? que se passe-t-il au Sérail ? que se passe-t-il au Buen Retiro ? que se passe-t-il à Windsor ? que se passe-t-il à Schœnbrunn ? que se passe-t-il à Potsdam ? que se passe-t-il au Kremlin ? que se passe-t-il à Oranienbaum ? Pas d'autre question. Il n'y a rien d'intéressant, pour le genre humain hors de ces dix ou douze maisons, dont l'histoire est la portière.

Rien n'est petit de la guerre, du guerrier, du prince, du trône, de la cour. Qui n'est pas doué de puérilité grave ne saurait être historien. Une question d'étiquette, une chasse, un gala, un grand lever, un cortège, le triomphe de Maximilien, la quantité de carrosses qu'avaient les dames suivant le roi au camp devant Mons, la nécessité d'avoir des vices conformes aux défauts de sa majesté, les horloges de Charles-Quint, les serrures de Louis XVI, le bouillon refusé par Louis XV à son sacre, annonce d'un bon roi ; et comme quoi le prince de Galles siège à la chambre des lords, non en qualité de prince de Galles, mais en qualité de duc de Cornouailles ; et comme quoi Auguste l'ivrogne a nommé sous-échanson de la couronne le prince Lubomirsky, qui est staroste de Kasimirow ; et comme quoi Charles d'Espagne a donné le commandement de l'armée de Catalogne à Pimentel, parce que les Pimentel ont la grandesse de Benavente depuis 1308 ; et comme quoi Frédéric de Brandebourg a octroyé un fief de quarante mille écus à un piqueur qui lui a fait tuer un beau cerf ; et comme quoi Louis Antoine, grand-maître de l'ordre teutonique et prince palatin, mourut à Liège du déplaisir de n'avoir pu s'en faire élire évêque ; et comme quoi la princesse Borghèse, douairière de la Mirandole et de maison papale, épousa le prince de Cellamare, fils du duc de Giovenazzo ; et comme quoi milord Seaton, qui est Montgomery, a suivi Jacques II en France ; et comme quoi l'empereur a ordonné au duc de Mantoue, qui est feudataire de l'empire, de chasser de sa cour le marquis Amorati ; et comme quoi il y a toujours deux cardinaux Barberins vivants, etc., etc., tout cela est grosse affaire. Un nez retroussé est historique. Deux petits prés contigus à la vieille Marche et au duché de Zell, ayant quasi brouillé l'Angleterre et la Prusse, sont mémorables. Et en effet l'habileté des gouvernants et

l'apathie des obéissants ont arrangé et emmêlé les choses de telle sorte que toutes ces formes du néant princier tiennent de la place dans la destinée humaine, et que la paix et la guerre, la mise en marche des armées et des flottes, le recul ou le progrès de la civilisation, dépendent de la tasse de thé de la reine Anne ou du chasse-mouche du dey d'Alger.

L'histoire marche derrière ces niaiseries, les enregistreur.

Sachant tant de choses, il est tout simple qu'elle en ignore quelques-unes. Si vous êtes curieux au point de lui demander comment s'appelait le marchand anglais qui le premier en 1602 est entré en Chine par le nord, et l'ouvrier verrier qui le premier en 1663 a établi en France une manufacture de cristal, et le bourgeois qui a fait prévaloir aux états généraux de Tours, sous Charles VIII, le fécond principe de la magistrature élective, adroitement raturé depuis, et le pilote qui en 1405 a découvert les îles Canaries, et le luthier byzantin qui, au huitième siècle, a inventé l'orgue et donné à la musique sa plus grande voix, et le maçon campanien qui a inventé l'horloge en plaçant à Rome sur le temple de Quirinus le premier cadran solaire, et le pontonnier romain qui a inventé le pavage des villes par la construction de la voie Appienne l'an 312 avant l'ère chrétienne, et le charpentier égyptien qui a imaginé la queue d'aronde trouvée sous l'obélisque de Louqsor et l'une des clefs de l'architecture, et le gardeur de chèvres chaldéen qui a fondé l'astronomie par l'observation des signes du zodiaque, point de départ d'Anaximène, et le calfat corinthien qui, neuf ans avant la première olympiade, a calculé la puissance du triple levier, et imaginé la trirème, et créé un remorqueur antérieur de deux mille six cents ans au bateau à vapeur, et le laboureur macédonien qui a découvert la première mine d'or dans le mont Pangée, l'histoire ne sait que vous dire. Ces gens-là lui sont inconnus.

Qu'est cela ? un laboureur, un calfat, un chevrier, un charpentier, un pontonnier, un maçon, un luthier, un matelot, un bourgeois, et un marchand ? L'histoire ne s'encanaille pas.

Il y a à Nuremberg, près de l'Egidien Platz, dans une chambre au deuxième étage d'une maison qui fait face à l'église Saint-Gillès, sur un trépied de fer, une petite boule de bois de vingt pouces de diamètre, revêtue d'un vélin noirâtre bariolé de lignes autrefois rouges, jaunes et vertes. C'est un globe où est ébauché un à peu près de la terre au quinzième siècle. Sur ce globe est vaguement indiquée, au vingt-quatrième degré de latitude, sous le signe de l'Écrevisse, une espèce d'île nommée *Antilia*, qui fixa un jour l'attention de deux hommes ; l'un, qui avait contruit le globe et dessiné *Antilia*, montra cette île à l'autre, posa le doigt dessus, et lui dit : C'est là. L'homme qui regardait s'appelait Christophe Colomb, l'homme qui disait : *c'est là*, se nommait Martin Behaim. *Antilia*, c'est l'Amérique. L'histoire parle de

Fernand Cortez qui a ravagé l'Amérique, mais non de Martin Behaim qui l'a devinée.

Qu'un homme ait « taillé en pièces » les hommes, qu'il les ait « passés au fil de l'épée », qu'il leur ait « fait mordre la poussière », horribles locutions devenues hideusement banales, cherchez dans l'histoire le nom de cet homme, quel qu'il soit, vous l'y trouverez. Cherchez-y le nom de l'homme qui a inventé la boussole, vous ne l'y trouverez pas.

En 1747, en plein dix-huitième siècle, sous le regard même des philosophes, les batailles de Raucoux et de Lawfeld, le siège du Sas-de-Gand et de la prise de Berg-op-Zoom éclipsent et effacent cette découverte sublime qui aujourd'hui est en train de modifier le monde, l'électricité.

Voltaire lui-même, aux environs de cette année-là, célèbre éperdument on ne sait quel exploit de Trajan (lisez : Louis XV).

Une certaine bêtise publique se dégage de cette histoire. Cette histoire est superposée presque partout à l'éducation. Si vous en doutez, voyez, entre autres, les publications de la librairie Périsse frères, destinées par leur rédaction, dit une parenthèse, aux écoles primaires.

Un prince qui se donne un nom d'animal, cela nous fait rire. Nous raillons l'empereur de la Chine qui se fait appeler *sa majesté le dragon*, et nous disons avec calme *monseigneur le dauphin*.

Domesticité. L'historien n'est plus que le maître des cérémonies des siècles. Dans la cour modèle de Louis le Grand, il y a les quatre historiens comme il y a les quatre violons de la chambre. Lulli mène les uns, Boileau les autres.

Dans ce vieux mode d'histoire, le seul autorisé jusqu'en 1789, et classique dans toute l'acception du mot, les meilleurs narrateurs, même les honnêtes, il y en a peu, même ceux qui se croient libres, restent machinalement en discipline, remmailent la tradition à la tradition, subissent l'habitude prise, reçoivent le mot d'ordre dans l'antichambre, acceptent, pêle-mêle avec la foule, la divinité bête des grossiers personnages du premier plan, rois, « potentats », « pontifes », soldats ; achèvent, tout en se croyant historiens, d'user les livrées des historiographes, et sont laquais sans le savoir.

Cette histoire-là, on l'enseigne, on l'impose, on la commande et on la recommande, toutes les jeunes intelligences en sont plus ou moins infiltrées, la marque leur en reste, leur pensée en souffre et ne s'en relève que difficilement, on la fait apprendre par cœur aux écoliers, et, moi qui parle, enfant, j'ai été sa victime.

Dans cette histoire il y a tout, excepté l'histoire. Étalages de princes, de « monarques », et de capitaines ; du peuple, des lois, des mœurs, peu de chose ; des lettres, des arts, des sciences, de la philosophie, du mouvement de la pensée universelle, en un mot, de l'homme, rien. La civilisation date par règnes et non par progrès. Un roi quelconque est une étape. Les

vrais relais, les relais de grands hommes, ne sont nulle part indiqués. On explique comment François II succède à Henri II, Charles IX à François II et Henri III à Charles IX ; mais personne n'enseigne comment Watt succède à Papin et Fulton à Watt ; derrière le lourd décor des hérédités royales, la mystérieuse dynastie des génies est à peine entrevue. Le lampion qui fume sur la façade opaque des événements royaux cache la réverbération sidérale que jettent sur les siècles les créateurs de civilisation. Pas un historien de cette série ne montre du doigt la divine filiation des prodiges humains, cette logique appliquée de la providence ; pas un ne fait voir comment le progrès engendre le progrès. Que Philippe IV vienne après Philippe III et Charles II après Philippe IV, ce serait une honte de l'ignorer ; que Descartes continue Bacon et que Kant continue Descartes, que Las Casas continue Colomb, que Washington continue Las Casas, et que John Brown continue et rectifie Washington, que Jean Huss continue Pélagé, que Luther continue Jean Huss, et que Voltaire continue Luther, c'est presque un scandale de le savoir.

IV

Il est temps que cela change.

Il est temps que les hommes de l'action prennent leur place derrière et les hommes de l'idée devant. Le sommet, c'est la tête. Où est la pensée, là est la puissance. Il est temps que les génies passent devant les héros. Il est temps de rendre à César ce qui est à César et au livre ce qui est au livre. Tel poème, tel drame, tel roman, fait plus de besogne que toutes les cours d'Europe réunies. Il est temps que l'histoire se proportionne à la réalité, qu'elle donne à chaque influence sa mesure constatée, et qu'elle cesse de mettre aux époques faites à l'image des poètes et des philosophes des masques de rois. A qui est le dix-huitième siècle ? A Louis XV, ou à Voltaire ? Confrontez Versailles à Ferney, et voyez duquel de ces deux points la civilisation découle.

Un siècle est une formule ; une époque est une pensée exprimée. Après quoi, la civilisation passe à une autre. La civilisation a des phrases. Ces phrases sont les siècles. Elle ne dit pas ici ce qu'elle dit là. Mais ces phrases mystérieuses s'enchaînent ; la logique — le logos — est dedans, et leur série constitue le progrès. Toutes ces phrases, expression d'une idée unique, l'idée divine, écrivent lentement le mot *Fraternité*.

Toute clarté est quelque part condensée en une flamme ; de même toute époque est condensée en un homme. L'homme expiré, l'époque est close. Dieu tourne la page. Dante mort, c'est le point mis à la fin du treizième siècle ; Jean Huss peut venir. Shakespeare

mort, c'est le point mis à la fin du seizième siècle. Après ce poète, qui contient et résume toute la philosophie, les philosophes, Pascal, Descartes, Molière, Le Sage, Montesquieu, Rousseau, Diderot, Beaumarchais, peuvent venir. Voltaire mort, c'est le point mis à la fin du dix-huitième siècle. La révolution française, liquidation de la première forme sociale du christianisme, peut venir.

Ces diverses périodes, que nous nommons époques, ont toutes leur dominante. Quelle est cette dominante ? Est-ce une tête qui porte une couronne ? Est-ce une tête qui porte une pensée ? Est-ce une aristocratie ? Est-ce une idée ? Rendez-vous-en compte. Voyez où est la puissance. Pesez François I^{er} au poids de Gargantua. Mettez toute la chevalerie en équilibre avec *Don Quichotte*.

Chacun à sa place donc. Volte-face, et voyons maintenant les vrais siècles. Au premier rang, les esprits ; au deuxième, au troisième, au vingtième, les soldats et les princes. Dans l'ombre le guerroyeur, et reprise de possession du piédestal par le penseur. Otez de là Alexandre et mettez-y Aristote. Chose étrange que jusqu'à ce jour l'humanité ait eu une manière de lire l'Iliade qui effaçait Homère sous Achille !

Je le répète, il est temps que cela change. Du reste, le branle est donné. Déjà de nobles esprits sont à l'œuvre ; l'histoire future approche ; quelques magnifiques remaniements partiels en sont comme le spécimen ; une refonte générale est imminente. *Ad usum populi*. L'instruction obligatoire veut l'histoire vraie. L'histoire vraie se fera. Elle est commencée.

On refrappera les effigies. Ce qui était le revers deviendra la médaille, ce qui était la médaille deviendra le revers. Urbain VIII sera l'envers de Galilée.

Le vrai profil du genre humain reparaitra sur les différentes épreuves de civilisation qu'offre la série des siècles.

L'effigie historique, ce ne sera plus l'homme roi, ce sera l'homme peuple.

Sans doute, et l'on ne nous reprochera point de n'y pas insister, l'histoire réelle et véridique, en indiquant les sources de civilisation là où elles sont, ne méconnaîtra pas la quantité appréciable d'utilité des porte-sceptres et des porte-glaives à un moment donné et en présence d'un état spécial de l'humanité. De certaines prises corps à corps exigent de la ressemblance entre les deux combattants ; à la sauvagerie il faut quelquefois la barbarie. Les cas de progrès violent existent. César est bon en Cimmérie, et Alexandre en Asie. Mais à Alexandre et à César, le second rang suffit.

L'histoire véridique, l'histoire vraie, l'histoire définitive, désormais chargée de l'éducation du royal enfant qui est le peuple, rejettera toute fiction, manquera de complaisance, classera logiquement les phénomènes, démêlera les causes profondes, étudiera philosophiquement et scientifiquement les commotions successives de l'humanité, et tiendra moins compte des grands

coups de sabre que des grands coups d'idée. Les faits de lumière passeront les premiers. Pythagore sera un plus grand événement que Sésostri. Nous venons de le dire, les héros, hommes crépusculaires, sont relativement lumineux dans les ténèbres; mais qu'est-ce qu'un conquérant près d'un sage? Qu'est l'invasion des royaumes comparée à l'ouverture des intelligences? Les gagners d'esprits effacent les gagners de provinces. Celui par qui l'on pense, voilà le vrai conquérant. Dans l'histoire future, l'esclave Ésope et l'esclave Plaute auront le pas sur les rois, et tel vagabond pèsera plus que tel victorieux, et tel comédien pèsera plus que tel empereur. Sans doute, pour rendre ce que nous disons ici sensible par les faits, il est utile qu'un homme puissant ait marqué le temps d'arrêt entre l'éroulement du monde latin et l'éclosion du monde gothique; il est utile qu'un autre homme puissant, venant après le premier, comme l'habileté après l'audace, ait ébauché sous forme de monarchie catholique le futur groupe universel des nations, et les salutaires empiètements de l'Europe sur l'Afrique, l'Asie et l'Amérique; mais il est plus utile encore d'avoir fait la *Divine Comédie* et *Hamlet*; aucune mauvaise action n'est mêlée à ces chefs-d'œuvre; il n'y a point là, à porter à la charge du civilisateur; un passif de peuples écrasés; et, étant donnée, comme résultante, l'augmentation de l'esprit humain, Dante importe plus que Charlemagne, et Shakespeare importe plus que Charles-Quint.

Dans l'histoire, telle qu'elle se fera sur le patron du vrai absolu, cette intelligence quelconque, cet être inconscient et vulgaire, le *Non pluribus impar*, le sultan-soleil de Marly, n'est plus que le préparateur presque machinal de l'abri dont a besoin le penseur déguisé en histrion et du milieu d'idées et d'hommes qu'il faut à la philosophie d'Alceste, et Louis XIV fait le lit de Molière.

Ces renversements de rôle mettront dans leur jour vrai les personnages; l'optique historique, renouvelée, rajustera l'ensemble de la civilisation; chaos encore aujourd'hui; la perspective, cette justice faite par la géométrie, s'emparera du passé, faisant avancer tel plan, faisant reculer tel autre; chacun reprendra sa stature réelle; les coiffures de tiars et de couronnes n'ajouteront aux nains qu'un ridicule; les agenouillements stupides s'évanouiront. De ces redressements jaillira le droit.

Ce grand juge, nous autres, Nous Tous, ayant désormais pour mètre la notion claire de ce qui est absolu et de ce qui est relatif, les défalcons et les restitutions se feront d'elles-mêmes. Le sens moral inné en l'homme saura où se prendre. Il ne sera plus réduit à se faire des questions de ce genre: Pourquoi, à la même minute, vénère-t-on dans Louis XV, en bloc avec le reste de la royauté, l'acte pour lequel on brûle Deschauffours en place de Grève? La qualité de roi ne sera plus un faux poids moral. Les faits bien posés poseront

bien la conscience. Une bonne lumière viendra, douce au genre humain, sereine, équitable. Nulle interposition de nuages désormais entre la vérité et le cerveau de l'homme. Ascension définitive du bien, du juste et du beau au zénith de la civilisation.

Rien ne peut se soustraire à la loi simplifiante. Par la seule force des choses, le côté matière des faits et des hommes se désagrège et disparaît. Il n'y a pas de solidité ténébreuse. Quelle que soit la masse, quel que soit le bloc, toute combinaison de cendre, et la matière n'est pas autre chose, fait retour à la cendre. L'idée du grain de poussière est dans le mot granit. Pulvérisations inévitables. Tous ces granits, oligarchie, aristocratie, théocratie, sont promis à la dispersion des quatre vents. L'idéal seul est incorruptible.

Rien ne reste que l'esprit.

Dans cette crue indéfinie de clarté qu'on nomme la civilisation, des phénomènes de réduction et de mise au point s'accomplissent. L'impérieux matin pénètre partout, entre en maître et se fait obéir. La lumière opère; sous ce grand regard, la postérité, devant cette clarté, le dix-neuvième siècle, les simplifications se font, les excroissances tombent, les gloires s'exfolient, les noms se départagent. Voulez-vous un exemple, prenez Moïse. Il y a dans Moïse trois gloires, le capitaine, le législateur, le poète. De ces trois hommes que contient Moïse, où est aujourd'hui le capitaine? dans l'ombre, avec les brigands et les massacreurs. Où est le législateur? au rebut des religions mortes. Où est le poète? à côté d'Eschyle.

Le jour a sur les choses de la nuit une puissance rongearite irrésistible. De là un nouveau ciel historique au-dessus de nos têtes. De là une nouvelle philosophie des causes et des résultats. De là un nouvel aspect des faits.

Pendant quelques esprits, dont l'inquiétude honnête et sévère nous plaît d'ailleurs, se récrient: — Vous avez dit *les génies sont une dynastie*; nous ne voulons pas plus de celle-là que d'une autre. — C'est se méprendre, et s'effrayer du mot là où la chose est rassurante. La même loi qui veut que le genre humain n'ait pas de propriétaires, veut qu'il ait des guides. Être éclairé, c'est tout le contraire d'être asservi. Les rois possèdent, les génies conduisent; là est la différence. Entre *Homo sum* et *L'état c'est moi*, il y a toute la distance de la fraternité à la tyrannie. La marche en avant veut un doigt indicateur; s'insurger contre le pilote n'avance guère l'équipage; nous ne voyons point ce qu'on gagnerait à jeter Christophe Colomb à la mer. Le mot *Par ici* n'a jamais humilié celui qui cherche sa route. J'accepte dans la nuit l'autorité des flambeaux. Dynastie peu encombrante d'ailleurs que celle des génies, qui a pour royaume l'exil de Dante, pour palais le échôt de Cervantes, pour liste civile la besace d'Isaïe, pour trône le fumier de Job et pour sceptre le bâton d'Homère.

Reprenons.

V

L'humanité, non plus possédée, mais guidée; tel est le nouvel aspect des faits.

Ce nouvel aspect des faits, l'histoire désormais est tenue de le reproduire. Changer le passé, cela est étrange; c'est ce que l'histoire va faire. En mentant? non, en disant vrai. L'histoire n'était qu'un tableau, elle va devenir un miroir.

Ce reflet nouveau du passé modifiera l'avenir.

L'ancien roi de Westphalie, qui était un homme d'esprit, regardait un jour sur la table de quelqu'un que nous connaissons une écriture. L'écrivain chez lequel était en ce moment Jérôme Bonaparte, avait rapporté d'une promenade aux Alpes, faite quelques années auparavant en compagnie de Charles Nodier, un morceau de serpentine stéatiteuse sculpté et creusé en encrier, acheté aux chasseurs de chamois de la Mer de Glace. C'est ce que regardait Jérôme Bonaparte. — Qu'est ceci? demanda-t-il. — C'est mon encrier, dit l'écrivain. Et il ajouta : C'est de la stéatite. Admirez la nature qui d'un peu de boue et d'oxyde fait cette charmante pierre verte. — J'admire bien plus les hommes, répondit Jérôme Bonaparte, qui font de cette pierre une écriture.

Cela n'était point mal dit pour un frère de Napoléon, et il faut lui en savoir gré, l'écriture devant détruire l'épée.

La diminution des hommes de guerre, de force et de proie, le grandissement indéfini et superbe des hommes de pensée et de paix, la rentrée en scène des vrais colosses, c'est là un des plus grands faits de notre grande époque.

Il n'y a pas de plus pathétique et de plus sublime spectacle; l'humanité délivrée d'en haut, les puissants mis en fuite par les songeurs, le prophète anéantissant le héros, le balayage de la force par l'idée, le ciel nettoyé, une expulsion majestueuse.

Regardez, levez les yeux, l'épopée suprême s'accomplit. La légion des lumières chasse la horde des flammes.

Départ des maîtres, les libérateurs arrivent.

Les traqueurs de peuples, les traîneurs d'armées, Nemrod, Sennachérib, Cyrus, Rhamsès, Xercès, Cambyse, Attila, Gengiskhan, Tamerlan, Alexandre, César, Bonaparte, tous ces immenses hommes farouches s'effacent.

Ils s'éteignent lentement, les voilà qui touchent l'horizon, ils sont mystérieusement attirés par l'obscurité; ils ont des similitudes avec les ténèbres; de là leur descente fatale; leur ressemblance avec les autres phénomènes de la nuit les ramène à cette unité terrible de l'immensité aveugle, submersion de toute lumière. L'oubli, ombre de l'ombre, les attend.

Ils sont précipités, mais ils restent formidables. N'insultons pas ce qui a été grand. Les huées seraient malséantes devant l'ensevelissement des héros. Le penseur doit rester grave en présence de cette prise de suaires. La vieille gloire abdicque; les forts se couchent, clémence à ces victorieux vaincus! paix à ces belliqueux éteints! L'évanouissement sépulcral s'interpose entre ces lueurs et nous. Ce n'est pas sans une sorte de terreur religieuse qu'on voit des astres devenir spectres.

Pendant que, du côté de l'engloutissement, de plus en plus penchante au gouffre, la flamboyante pléiade des hommes de force descend, avec le blâme sinistre de la disparition prochaine, à l'autre extrémité de l'espace, là où le dernier nuage vient de se dissoudre, dans le profond ciel de l'avenir, azur désormais, se lève éblouissant le groupe sacré des vraies étoiles, Orphée, Hermès, Job, Homère, Eschyle, Isaïe, Ézéchiël, Hippocrate, Phidias, Socrate, Sophocle, Platon, Aristote, Archimède, Euclide, Pythagore, Lucrèce, Plaute, Juvénal, Tacite, saint Paul, Jean de Pathmos, Tertullien, Pélagie, Dante, Gutenberg, Jeanne d'Arc, Christophe Colomb, Luther, Michel-Ange, Kopernic, Galilée, Rabelais, Calderon, Cervantes, Shakespeare, Rembrandt, Kepler, Milton, Molière, Newton, Descartes, Kant, Piranèse, Beccaria, Diderot, Voltaire, Beethoven, Fulton, Montgolfier, Washington; et la prodigieuse constellation, à chaque instant plus lumineuse, éclatante comme une gloire de diamants célestes, resplendit dans le clair de l'horizon, et monte, mêlée à cette immense aurore, Jésus-Christ.